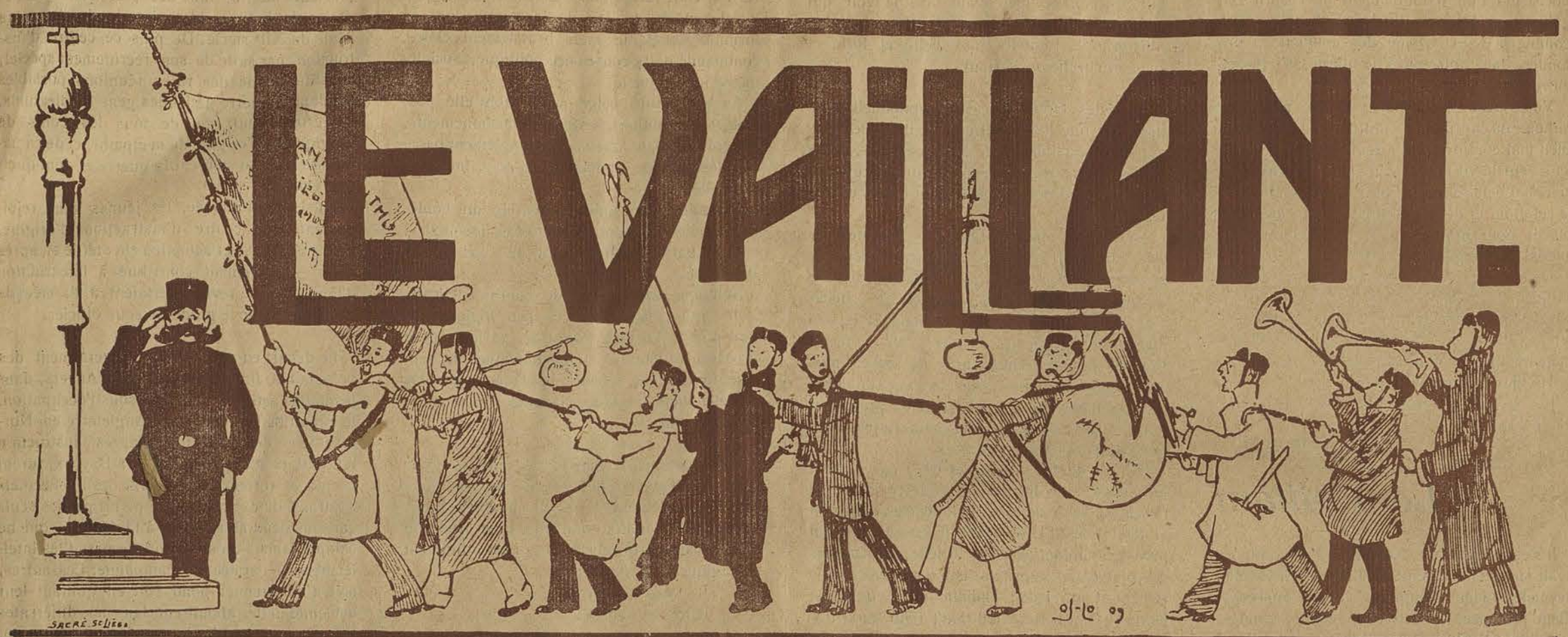
10e Année. — N° 9. Exceptionnellement 50 Centimes. Samedi 17 Mai 1919.



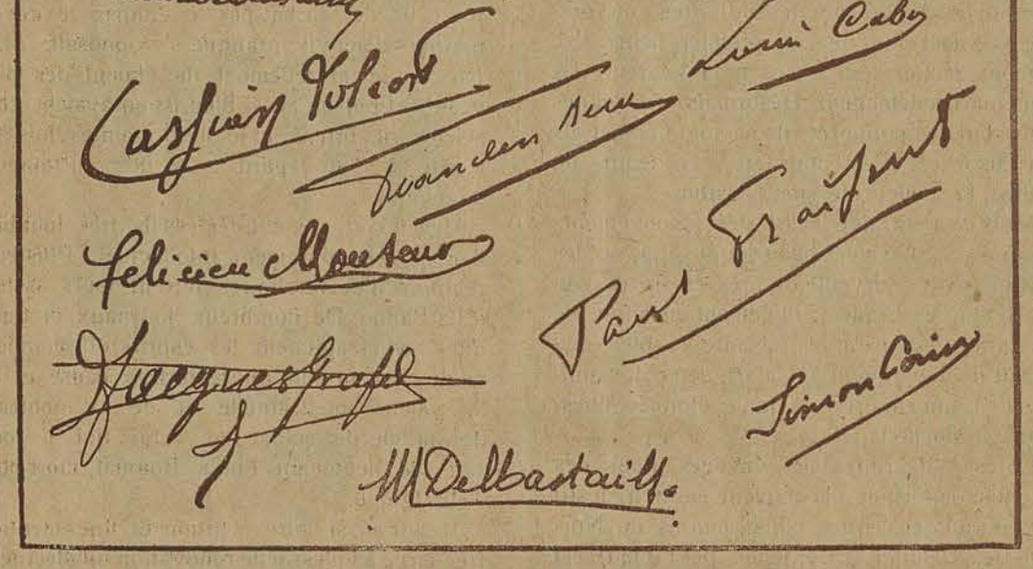
Fier Catholique - Bon Patriote Gai Wallon

UNIVERSITÉ DE LIÈGE BIBLIOTHÈQUE

A Sa Grandeur Monseigneur RUTTEN,
Notre Evêque,
au pasteur en qui notre jeunesse trouve l'appui le plus paternel.

A Sa Grandeur Monseigneur BAUDRILLARD,
Le Directeur de la Jeunesse catholique de France,
notre hôte, que tout Liége s'est fait un devoir de venir acclamer,

Le VAILLANT *dédie l'hommage de sa reconnaissance émue.*



Lettre de Monsieur le Baron de BROQUEVILLE

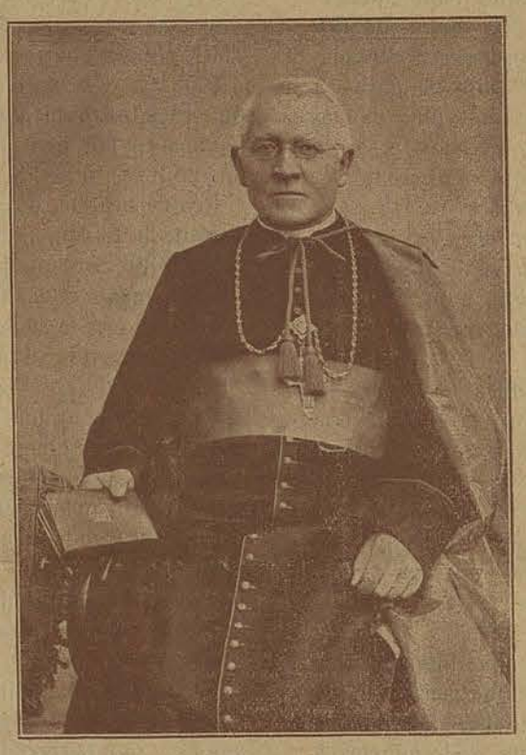
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Bruxelles, le 16 Avril 1919.

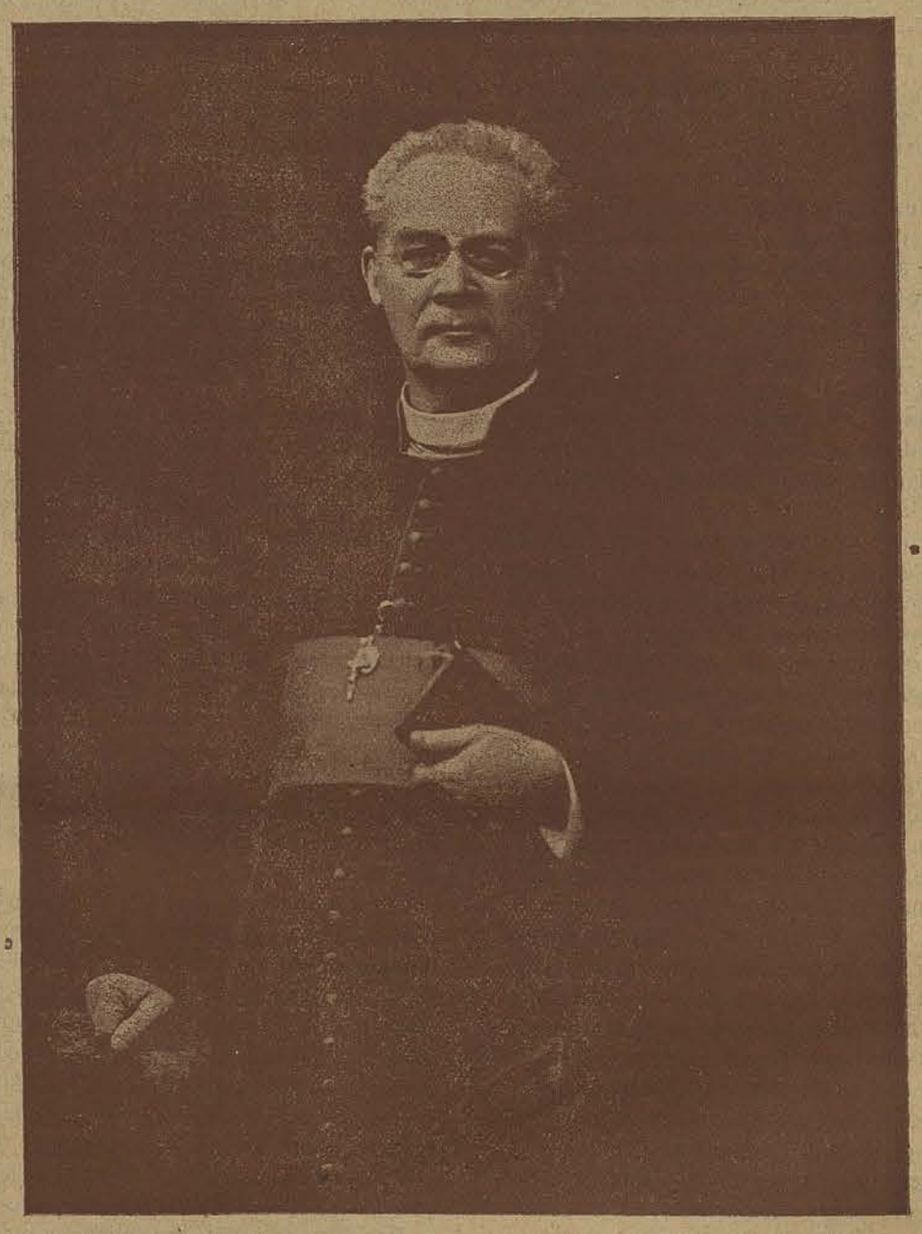
Mes chers Amis,

Vous me dites que le *Vaillant*, organe de l'Union des Etudiants Catholiques Liégeois, dirigé par un groupe de militaires qui se sont courageusement remis aux études, demande quelques mots de sympathie à ceux qui aiment la jeunesse. Comment ne vous répondrais-je pas tout de suite, moi qui connais personnellement votre excellent rédacteur en chef, moi qui ait mesuré, dans le poste que j'ai occupé pendant la plus grande partie de la guerre, les immenses services que nos Universitaires ont rendus à l'armée en lui fournissant à une heure critique une bonne partie des cadres dont elle avait impérieusement besoin ?

Vous avez maintenant repris l'existence studieuse à laquelle votre patriotisme vous a arrachés lors de l'invasion du territoire. Vous vous retrouvez dans les auditoires, dans les réunions que vous fréquentiez jadis, différents assurément de ce que vous étiez alors : votre génération, jetée très tôt dans la vie, a, par le contact des hommes et des choses, acquis une maturité précoce, sur laquelle les dirigeants du pays fondent les plus grands espoirs. Les années de campagne comptent double, et si vous avez pu craindre parfois que votre formation complète souffre de la longue interruption des cours, l'avenir vous montrera qu'il n'en est rien. Si vous profitez, comme c'est votre devoir, des facilités qui sont actuellement données pour terminer votre instruction supérieure, vous aurez bientôt un acquit que vos aînés n'ont pu atteindre qu'après de longues années de vie professionnelle. Vous achevez vos études universitaires ayant déjà subi ce contact de réalités, ce frottement avec des individus de conditions sociales et d'opinions différentes qui est le correctif nécessaire de l'instruction livresque. Mais je suis persuadé que votre expérience, loin de vous porter à négliger la haute culture que l'Université met généreusement à votre portée, vous pousse au contraire à la recevoir avec plus de fruit, car vous avez pu mesurer par vous-mêmes combien la valeur sociale d'un homme dépend de ses connaissances générales et constater que la maîtrise d'une spécialité repose essentiellement sur une instruction large et compréhensive, capable d'ouvrir toutes les avenues de l'esprit et de le prémunir contre la déformation professionnelle qui étouffe de bonne heure le développement des intelligences insuffisamment préparées.



Comme vous êtes des étudiants catholiques, j'ajouterai encore un mot. La guerre vous a montré — pour peu que vous ayez réfléchi — à quel point l'homme a besoin, pour surmonter les épreuves qui fondent sans cesse sur nous, des vérités consolatrices dans lesquelles vous avez été élevés. Peut-être étiez-vous avant la guerre moins sensibles que maintenant à leur valeur utile, s'il m'est permis de parler ainsi. N'oubliez pas les leçons des mauvais jours. Dans notre épreuve nationale, la Foi a été pour un nombre immense de Belges, un guide et un soutien. Les catholiques doivent l'affirmer bien haut ; je voudrais que la guerre fut



l'occasion d'un redoublement de l'esprit religieux chez les enfants de l'Eglise, persuadé comme je le suis, que des convictions profondes, dans notre pays de liberté, s'imposent au respect de tous.

Vous avez fréquenté, d'autre part, des milieux où notre idéal était ou bien inconnu ou bien mal compris. Nul doute que vous n'ayez saisi sur le vif le mal que peuvent causer le zèle mal éclairé ou la confusion des choses de la religion et de la politique. Vous êtes bien placés pour pratiquer les distinctions nécessaires. Votre génération rendrait un immense service au Pays si elle pouvait, par l'ardeur de sa foi, par la clairvoyance de son patriotisme, par sa compréhension des exigences de notre temps, diminuer le fossé — où il y a plus de malentendus qu'on ne le pense — qui sépare les Belges croyants et non-croyants.

Je vous envoie, mes chers Amis, mon souvenir le meilleur.

DE BROQUEVILLE.

Le Vaillant

Il s'est tu pendant des années. Aux études avait succédé le drame. Et Liége auréolée était devenue Liége conquise, Liége opprimée, Liége profanée. La parole au canon, l'énergie au soldat ; l'étudiant qui s'est fait fantassin, ou artilleur, ou du génie, ou cavalier, ou aviateur, a oublié qu'il était étudiant pour aller à la bataille et souvent à la mort, avec le sourire et la foi de ses vingt ans.

Années tourmentées, de grand effort physique, de frénésie, que le temps s'est chargé de lentement estomper des brumes d'une intellectualité passive. Souvenirs dits aux soirs des mess entre un bridge et un poker ; réminiscences pensées durant les nuits de garde à soi seul, et qui rendaient ce quart plus mélancolique. Souvenirs qui étaient tristes ; espoirs aussi, qui furent joyeux et qui soutinrent.

Ils soutinrent, ils sont réalisés.

Quatre ans et demi le *Vaillant* s'est tu. Car les chaires étaient vides de la vieille Université, car ses murs étaient lugubres à ne résonner plus aux enthousiastes préoccupations jeunes et studieuses.

Il a reparlé dès que les salles des cours se sont remplies, triste d'abord à chanter son hymne de gloire aux beaux héros qui furent siens, mais plus fort de leur idéal immense et de leur exemple, sensible et vibrant à leur sacrifice. Dans sa vie nouvelle, Ils le guident vers sa vie. Et leur âme au long des petites croix modestement sublîmes est notre sauvegarde.

Il me plaît les évoquer chaque fois qu'il faut retracer et décrire notre vie universitaire, de crainte que l'oubli, qui est le fait de l'homme entre dans nos cœurs et nous rende injustes à eux. Ils sont nos maîtres en la vie puisqu'ils ont si bien, si noblement pu mourir. C'est grâce à eux, très chers, que nous vivons, dans l'exubérance de nos espoirs. de notre jeunesse, de notre foi. Et à les évoquer, l'émotion me monte à la gorge. Elle n'est plus faite de tristesse seulement, elle se teinte de reconnaissance passionnée. Beaux étudiants soldats que Dieu a appelé à lui dans le grand sacrifice à votre Patrie !

⁂

Après les tâtonnements de la première heure, un peu désemparé encore, étonné de son bonheur, à l'occasion de la venue d'un grand éducateur de la jeunesse française, notre *Vaillant* peut enfin se retrouver lui.

Dès l'abord, l'accueil qu'on lui fit fut chaleureux et cordial. Il a profité largement de la joie du retour, de l'intérêt qu'on portait aux khakis redevenus étudiants, dont le flot pétillant s'engouffre chaque matin sous l'horloge de l'Université.

« Chacun lui apporta sa pierre » et il fut très vivant, n'est-ce pas, et à augmenter à chaque numéro ses tirages il dit à ses rédacs qu'il est bien ce que ses lecteurs veulent qu'il soit.

Organe de la jeunesse catholique intellectuelle liégeoise : Voilà une manchette qui est tout à la fois un programme, un idéal, un chemin clair et tracé. Et son titre seul, qui m'amuse et me plaît veut ce programme avec la vaillance des jeunes et leur enthousiasme.

Soutien et guide des nouveaux venus dans nos rangs ; élément de tradition aux anciens ; il veut lui-même trouver dans nos aînés la doctrine dont il fera sa substance. Quand Monsieur Goblet nous souhaitait la bienvenue, dès notre premier numéro de revie, nous nous sentîmes aidés et encouragés de sage et exacte façon par celui qui rendit vrai dernièrement encore le mot de Beernaert que je paraphrase : Le seul parti viable en Belgique est celui de la tolérance et de la modération.

Avec ces conseils que MM. Henry Carton de Wiart et Joseph Demarteau, notre ancien président, précisaient et ponctuaient, nous avons petit à petit rebâti une conviction. Le trouble sans pensée de la première heure de délivrance se dissipe peu à peu. Et notre jeunesse est trop exubérante que pour n'avoir tôt fait de s'engager bien avant dans la voie qui veut une Belgique toujours plus libre, toujours plus grande, toujours plus belle et forte et riche et chrétienne surtout.

⁂

Dans les circonstances exceptionnellement propices que nos confrères catholiques des autres universités n'ont point connues, nous avons, en raccourci, pu reconstituer une année académique écourtée très fort, et hâtive et très remplie.

La diversité des collaborateurs, leur nombre qui, vite, se fit débordant, prouva que les pessimistes avaient tort qui voulaient disparu l'esprit estudiantin. Qui ne sait que le cauchemar jadis de tous les rédac-chefs était « la copie » et souvent les pauvres s'ils n'étaient très prolifiques, comblaient-ils de blancs plus ou moins camouflés l'insuffisance de leurs collaborations. Le journal vivait et prospérait pourtant en ces temps-là. Comme aujourd'hui il est plus vivant et prospère.

Œuvre de tous — ai-je déjà eu souvent l'occasion de le dire — il s'efforce d'être le miroir fidèle de cette grande chose aimée et vivante qu'est l'Université. Talents jeunes qui prennent contact avec le lecteur ; aspirations du cœur et de l'esprit ; sensible au beau intensément et au mieux ; emballé parce qu'il est jeune et veut l'être avant tout ; rieur aux travers, moqueur sans persiflage : voilà votre journal, amis, en êtes-vous contents ?

RENIER.

A nos amis tués.

La Tradition Nouvelle

Il y a eu la guerre...

Et il y a — ce qu'il n'y avait pas — le long de toutes les routes du Pays, des tombes inattendues où l'on peut lire : « ... mort à vingt ans pour la Patrie ! ».

Réalité brutale, où, diversement, nous puisons de la douleur, de l'orgueil ou de la gêne. Réalité précise, inéluctable, à couvert des raisonnements et des oublis : il y a des morts. C'est peut-être la seule beauté morale et tout l'enseignement pratique de la guerre.

⁂

On a beaucoup parlé, on parlera immensément du jeune homme d'aujourd'hui et de sa « mentalité nouvelle ». J'ai de l'appréhension sur ce que les vieux disent des jeunes, et surtout sur ce que les jeunes disent d'eux-mêmes. Pour se prémunir contre les généralisations hâtives et les imaginations, il suffirait souvent de songer naïvement aux origines des choses. Songeons-y.

D'abord une banalité : Jadis — jadis veut maintenant dire : avant la guerre — nous avions, volontairement ou non, plus ou moins fermes et précises, des traditions. Faites très simplement d'habitudes familiales ou d'une certaine éducation de l'esprit, elles ont agi, elles ont servi, et si bien qu'on a pu voir que, malgré les apparences, elles existaient valablement.

Sont-elles mortes ? s'effacent-elles ? En tout cas, nous en découvrons une autre plus proche, plus personnelle, plus vivante : la guerre. Oh, la force, la puissance d'être riche d'un passé qu'on a vécu !

Il ne faudra plus dans les écoles que l'imagination des enfants s'exalte péniblement des exploits parcimonieux et lointains de Godefroid de Bouillon ou des phases déconcertantes de l'émeute de 1830. Et voici que, sous cet aspect pratique, se révèle le résultat essentiel de la guerre.

Un résultat immédiat, commode, général, dont la découverte n'est plus réservée à l'historien, à l'intellectuel, au chercheur privilégié, mais qui appartient à tous, qui brutalement s'impose à tous : il y a des morts. Prodrome fatal, nécessaire d'une orientation : il y a des morts ! Sentiment très simple qui prend, qui dissipe les inquiétudes politiques et libère des constructions fantaisistes et intellectuelles : il y a des morts ! Plus de sophismes, plus d'hésitations, plus de doutes. Sans qu'il faille des efforts, des raisonnements, avec toutes les facilités et toutes les sécurités du dogme, la guerre vient effacer les contradictions du passé. Forte réalité qui simplifie, elle est la Tradition Nouvelle !

Une tradition, un grand mot vague comme il en est tant, une sonorité verbale très commode, nullement précise ? — Pas tellement ! Passez-la donc, une fois de plus, au crible de l'esprit : elle est une emprise authentique du passé sur le présent, une exigence de ceux qui bâtirent la maison sur ceux qui l'habitent. On a construit la porte à droite. Ne cherchons pas ailleurs. C'est bien par là qu'on entre.

Une tradition, pure spéculation, juste bonne pour écrire l'histoire et l'expliquer plus tard ? — Pas du tout, réalité immédiate, quotidienne. Les élites sont aujourd'hui menacées par la foule. Et les élites sont contradictoires. Qu'elles sont donc unies et fortes quand elles se souviennent, quand surtout elles se laissent emparer par cette idée qu'on vient de se battre, qu'il y a des morts ! Le fait de la guerre, par sa formule sanglante mais brutalement claire, commande notre conscience politique, sociale, même intellectuelle.

La nationalité belge ne s'établit-elle pas, malgré les opinions, malgré les raisonnements, malgré l'Atlas, uniquement et simplement parce que des milliers d'hommes se sont fait tuer pour elle ?

Nous ne sommes plus libres. Un fait bouleverse toutes les théories, toutes les idéologies, tous les parti-pris. Il ne suffit plus que de lui être fidèle.

Solution sentimentale de conflits délicats, facile, pas raisonnée, très peu logique ? — sans doute. Il est heureux que, parfois, pour dépasser les pauvres limites humaines, le sentiment vienne au secours de l'idée. Les plus « intellectuels », et de mauvaise humeur, le reconnaîtront.

⁂

Nous parlions, comme tout le monde, de la mentalité nouvelle. Il faudrait que les dieux cléments l'orientent, et qu'elle établisse pour demain la tradition nouvelle, une tradition toute voisine, très précise et qui est infiniment et tragiquement simple :

Il y a eu la guerre...
Il y a des morts...

OCTAVE LOHEST.

Le Coin du Soldat

La jeunesse intellectuelle aux armées

Elle partit au début d'août 1914, car la passivité et l'inaction lui semblaient intolérables dans la mêlée universelle. Ce fut alors pour elle, la « bohème » sans cesse en mouvement des unités de volontaires. Elle retrouvait parmi ces corps, formés à la hâte, sans homogénité, presque sans cadre, une élite très bien disposée, mais aussi des éléments déplorables de diverses couches sociales. On promena ces jeunes volontaires de Malines à Gand et de Gand à Anvers, on leur donna une instruction à peine ébauchée ; puis brusquement, non adaptés et et mal équipés, on les envoya dans la mêlée. Ils y firent, du reste, brillamment leur devoir. On fut exigeant pour eux, aussi bien aux yeux de l'armée du temps de paix, ils étaient les « civils » qui n'avaient encore rien vu et que l'on voulait voir à l'œuvre. Et ceux qui vivent encore, aujourd'hui, se souviennent des assauts à grande distance de la bataille de l'Yser et des attaques de St-Georges, de Ramscappelle et de Dixmude.

⁂

La jeunesse intellectuelle partit aussi sous l'occupation ennemie, en 1915 et en 1916, affrontant, pour réaliser un idéal très haut, la menace du fil électrique, de la patrouille implacable ou de la geôle allemande. Elle traversa la Hollande hostile mais intéressée et vint aboutir dans les bureaux de recrutement belges en Angleterre. Il y eut en ce moment, entre son ardeur encore vierge et l'esprit railleusement sceptique des bureaucrates militaires, un premier contact, qui fut un premier heurt. Ne jugeons jamais les causes à la hauteur des gens qui les défendent. Désormais ces jeunes gens sont des militaires, ils en sont fiers et ils ont raison car c'est pour eux, en temps de guerre, la seule profession possible.

Mais cela entraîne aussi des inconvénients auxquels ils n'avaient pas songé. Déjà, on les parque, on les surveille de près et surtout on les conduit en France, solidement encadrés de gendarmes à la carabine luisante, si bien que quand ils débarquent à Calais dans des uniformes rudimentaires, la foule étonnée questionne et hoche la tête.

Après d'interminables voyages dans des wagons de fortune, ils arrivent enfin à destination : un des centres d'instructions de Normandie. Celui-ci, caserne au petit pied, est chargé de faire en trois mois, d'un parfait civil, un soldat suffisamment instruit pour remplir sa vraie mission : la défense du pays. Et pendant cette période d'instruction intensive, le volontaire souffle, transpire, tourne et retourne sur lui même, tire et retire et surtout marche interminablement, sac au dos, sous l'œil ironique d'officiers nouvellement promus mais vétérans d'avant-guerre et de sous-officiers instructeurs, rappelés de classes dites anciennes. Le volontaire n'a qu'un désir, être à sa place normale au front, la caserne ne lui plaît guère, l'armée de campagne est son but.

Mais, il y eut un « mais » irréfragable : un ordre du Lieut. Général de Selliers vint s'opposer à ces départs précipités. « Les jeunes gens qui ont fait des études doivent tous passer par une école de sous-lieutenance et par là rendre plus de service qu'en suivant leur « goût sportif » ou leur « zèle juvénile » qui les pousse à l'action immédiate. »

Et ce fut pour la jeunesse intellectuelle le centre d'instruction de Bayeux où elle devait obtenir son brevet d'officier. Bayeux avait plusieurs mérites : une des plus belles cathédrales de France, la tapisserie de la reine Aude du XIIe siècle. De plus ce centre d'instruction, par suite de son recrutement spécial, constituait une des rares réunions possibles pendant la guerre de jeunes gens intellectuels. Ce groupement issu de tous les coins de Belgique fut l'origine de sympathie et de camaraderie qui traversèrent la guerre et dont quelque chose lui survit.

La session terminée, les jeunes gens rejoignaient leur centre d'instruction d'origine, munis d'un brevet actuellement stérile et, après avoir sensiblement contribué à l'instruction d'une classe de revue, partaient à l'armée de campagne avec le grade de sous-officier.

⁂

Le départ en août 1914 et le versement des volontaires, fin septembre près d'Anvers, dans les unités actives ; le départ sous l'occupation, le circuit de Hollande par l'Angleterre en Normandie et de là au front, après l'instruction militaire et après une session à Bayeux, furent les modes normaux de l'arrivée des intellectuels à l'armée de campagne. Ce ne fut pas les seuls car tous deux aboutissent à l'infanterie qui ne compta jamais qu'une minorité parmi les intellectuels de l'armée de campagne. Les autres, soit d'un premier bond soit en quittant leur ancienne unité, aboutirent dans les différentes armes : génie, artillerie, cavalerie où, du reste, ils rendirent d'appréciables services.

⁂

Le temps passe, les pertes augmentent ; on reforme des unités nouvelles, mais le cadre manque. La jeunesse intellectuelle s'impose.

D'office, on envoie les jeunes gens lettrés, restés à l'armée de campagne, dans une seconde école de sous-lieutenance, à Gaillon-sur-la-Seine.

Bientôt les autres armes : artillerie, génie, cavalerie constituent aussi leur école d'officiers, écoles qui sont alimentées, et tout naturellelement, par la jeunesse intellectuelle. Enfin, après un stage prévu et du reste bien rempli, on tient compte du diplôme jusque-là purement potentiel, obtenu à Bayeux par les jeunes gens venus des centres d'instruction. Voilà donc les « parfaits civils » les « pékins » et disons le mot car, souvent répété, beaucoup l'entendîrent, les « volontaires de gamelle » ornés en quelques mois de l'étoile d'or et chargés de la responsabilité qui en découle.

Il est évident que cette montée rapide ne pouvait pas ne pas se produire sans susciter et des jalousies sourdes et des critiques railleuses de la part de ceux qui, faisant de l'armée une question professionnelle, souffraient difficilement ce traitement de faveur fait à ces volontaires qui n'y attachaient qu'une importance purement temporaire.

Les soldats pensèrent différemment et l'autorité supérieure aussi. Ce fut un bien pour tous et spécialement pour le pays.

Ces jeunes volontaires à l'étoile neuve, apportaient la jeunesse et, avec elle, l'ardeur vers l'idéal, la grande bonté du cœur, l'absence de méticulosité et l'esprit libre de toute déviation professionnelle.

Ils ne furent pas des « intellectuels » au front, ils n'en eurent pas le temps ; le devoir toujours d'activité pratique s'y opposait. Mais par ce que naturellement ils étaient des dirigeants et puisqu'aussi bien ils en avaient conscience, ils furent, et le mot maintes fois fut répété à leur égard : « des entraîneurs d'hommes ».

Cependant, il y eut des essais très louables dans le sens purement intellectuel. Plusieurs réunions d'universitaires tinrent leurs assises à La Panne. De nombreux journaux et quelques revues agitaient les esprits. Il convient ici de citer un nom qui restera, à cause et de la valeur intellectuelle et de la noblesse de la vie de soldat de celui qui le portait : le lieutenant Louis Boumal, mort pour la Belgique.

Il faut aussi faire mention et une mention très large à un essai de rénovation intellectuelle dû à l'initiative privée et qui, simplement ébauché, eut une portée considérable.

Vers la Noël 1917, un aumônier de très haute valeur militaire et de grand mérite intellectuel, M. l'abbé Coen, professeur à St-Louis à Bruxelles, demanda au département des Sciences et des Arts et à l'autorité militaire la permission de créer, pour les troupes au repos, des cours universitaires. Pour en former le corps enseignant, il fit appel aux étudiants qui, avec ardeur, se mirent à sa disposition.

C'était nécessaire : une rouille intellectuelle envahissante et alarmante s'emparait de tous les cerveaux, uniquement préoccupés de choses concrètes et pratiques. Il fallait, de plus, songer à l'avenir du pays et atténuer, par tous les moyens, l'écart énorme, causé par la guerre, dans la production des élites intellectuelles de la nation.

L'autorité militaire le comprit et le Ministre des Sciences et des Arts promit son appui moral et matériel. Bien plus, le gouvernement rétablit les jurys d'examen à l'usage de l'armée.

Et nous eûmes l' « université khaki ».

Elle fonctionna quelques mois à peine, arrêtée en pleine activité par les événements militaires des derniers jours. Mais son résultat n'en reste pas moins brillant. La jeunesse militaire revint aux idées et à la doctrine avec une ardeur des plus encourageante. La rouille s'évanouit devant l'étude intense. Et les résultats de ces quelques mois de vie quasi-normale chez cette jeunesse intellectuelle, furent pour beaucoup une année d'études regagnée et pour tous un arrêt dans l'enlisement.

D'aucuns s'étaient montrés sceptiques et même agressifs, je suis sûr qu'aujourd'hui ils renient cette attitude.

⁂

L'offensive vint tout arrêter par son importance essentielle et nous eûmes bientôt l'armistice.

Il est incontestable que le retour au pays de cette jeunesse intellectuelle qui avait vécu la guerre, déconcerta au début leur famille restée au foyer. On la trouvait désabusée, sceptique, ou décuidante et même acrimonieuse.

Aussi bien pour elle-même, le retour au pays lui apporta non pas une désillusion mais un étonnement qui s'est prolongé. Car enfin, l'ennemi qui tirait sur nous là-bas, honni irréductiblement par les nôtres restés sous sa domination, était indifférent et peut-être autre chose aux yeux d'une minorité sans doute, mais une minorité numériquement appréciable et qui comptait même des gens mandatés pour diriger dans un autre sens l'opinion de leurs concitoyens.

Maintenant que l'on sait et que l'on juge mieux les choses, maintenant que le contact s'est établi étroit et définitif entre ceux qui partirent et ceux qui sont restés, ce soupçon d'antinomie s'est évanoui et souverainement s'impose la conclusion qu'en tout et partout, il faut faire son devoir, sans s'occuper des hommes et même sans les juger.

⁂

Inclinons-nous devant nos camarades restés dans la terre flamande et pour nous qui avons traversé la tourmente, dégageons à la fois une leçon féconde et un devoir impérieux. Nous avons traversé des événements décisifs et sans cesse répétés, nous avons connu les hommes au moment même où ils se montrent tels qu'ils sont. Nous avons vu des turpitudes immondes, des injustices, des lâchetés comme aussi bien des actes sublîmes de vertu, de courage et de sacrifice. Et la conclusion que nous tirons de cette expérience intensive, s'impose comme un élémentaire axiome. La force morale de l'homme s'accroît en raison directe de l'intensité de son esprit de famille et du soutien que celle-ci peut lui procurer. Le soldat aurait rougi s'il avait forfait à l'honneur ou au devoir et le retour au pays lui aurait été impossible s'il avait trahi le patrimoine de fierté familiale qu'il savait gardé intangible par les siens restés au foyer. Et c'est si vrai, si indéniablement vrai, que nous avons maintes fois entendu dire par nos soldats dans les moments de lassitude et de dégoût : « Je ne sais ce que je ferais, je déserterais peut-être, si je n'avais pas au pays ma mère, ma femme, ma fiancée... ». Oui « leur fiancée » il est bon de dire cela, les jeunes filles restées au pays ne savent pas le dévouement et l'héroïsme qu'elles ont inspirés, sur l'Yser, à nos soldats. Et c'est là une grande et féconde leçon.

Tout naturellement, par la seule force des choses, car tout ici-bas a une tendance à se mettre à sa place, nous avons senti et nous avons vécu l'impression très nette que nous n'étions pas venus à l'armée pour prendre un fusil et remplir un devoir individuel, mais bien pour commander et entraîner les autres qui obéirent du reste et furent entraînés.

Jeunesse intellectuelle, nous ne pouvons déchoir. La Providence nous a donné la redoutable mission d'être des dirigeants, des entraîneurs. C'est pour nous un devoir non seulement de le faire passivement pour la seule force des situations et des choses, mais aussi de vouloir être aujourd'hui, par la préparation personnelle et par le maximum d'efforts, ce que nous étions sur l'Yser : le chef qui conduit, montre le chemin et part le premier.

CASSIAN LOHEST.

LA PAIX

SIMPLES REMARQUES

—o—

« Il est des nuits de doute
où l'angoisse nous tord. »
A. SAMAIN.

Nous avons « dépouillé les qualités faciles » et Zamacoïs le poète prétend même que c'est « pour n'arborer que des vertus ».

Parents pauvres, on nous paye assez généreusement, j'en conviens ; la pauvre et belle France, une autre vertueuse a, j'espère, avec nous, bonne part de la première tranche du gâteau allemand. Mais être obligé de mendier, de crier sa misère, de l'étaler comme le lépreux montre ses plaies aux passants qu'il apitoye. Quelle horreur ! C'est triste.

On nous donne du charbon, de l'or, du bétail, on nous rendra même nos machines. Nos khakis de garde au Rhin ou au-delà sauront nous les faire rentrer. Nous retravaillerons. Peut-être essayèrons-nous de revenir à l'aisance.

Mais non, petite Belgique : ton Escaut à la merci d'un canon à Flessingue, ta place d'arme, ton réduit bien isolé et inutile ; ta frontière bien indéfendable, qu'on peut tourner si gentiment !

Peut-être demain te reparlera-t-on de neutralité ! Tes revendications ennuient, je t'assure. Elles importunent les doux rêveurs qui savent si joliment faire croire qu'ils rêvent loin, loin dans la beauté définitive.

Puis à te donner ce que tu réclames, tu pourrais reprendre ta place, celle qu'on t'a dit pendant des années que tu méritais, que ta bravoure avait conquise, imposée. Tu pourrais donner libre expansion à ton essor économique, ton exportation, ton transit ne profiteraient qu'à toi. Allons ! Pendant toute cette guerre, mais n'as-tu pas remarqué qu'on a détourné toute cette richesse qui s'écoulait par Anvers ?

Pendant qu'on déportait tes fils que l'invasion avait surpris, pendant que tes enfants se faisaient sereinement trouer la figure, de Liége à Gand, en passant par Anvers, la Flandre... et Tabora, en se glissant au travers des mines, des sous-marins, les bons navires cherchaient route plus confortable et jetaient l'ancre dans d'autres ports.

Pourquoi les faire revenir aux vieux quais ?

⁂

Fermé l'Escaut, bouchée la Meuse...

⁂

Tiens... mais vois donc comme ils font ces braves Serbes, ces non moins braves Bulgares, Grecs, Polonais, Tcheco-Slovaques, Roumains, ces bouillants Italiens. Un beau jour : bataillons... en avant et guide sur... le morceau qu'on désire...

Des yeux au ciel ! (celui où scintille les X étoiles de l'idéologie la plus savante).

Mais non ; on bâcle vite un referendum. Et le principe est sauf.

Il faut toujours avoir des principes. Les traités : mais ça se déchire ; les promesses : la brise vous efface cela si facilement.

Mais les principes : ceux-là sont immuables, il suffit de savoir les appliquer.

UN FANTASSIN.

Pour défiler..... guide à gauche !

M. XAVIER FRANCOTTE

Président d'Honneur de l'UNION.

« *Il passe en faisant le bien.* » Heureux ceux dont la vie se résume dans cette formule de bénédiction. Monsieur le professeur Xavier Francotte en est la vivante application. Peu importent les divers domaines où s'exerce son activité immensément féconde, il a toujours devant les yeux, comme l'étoile des Mages, la pensée fondamentale du Comte de Mun : faire tout ce qu'on fait pour le bien, pour Dieu. Son

impulsion initiale génératrice de tant de dévouement, pour notre Cercle des étudiants catholiques, sa sollicitude actuelle, sans cesse renouvelée, pour toutes nos œuvres de jeunesse, son enseignement hautement scientifique et ardemment moralisateur à l'Université, ce don de soi, toujours et partout, pour les autres, dans une vie uniquement remplie de la plus inépuisable charité, tout chez ce grand chrétien, tout dans cette noble figure rappelle trait pour trait cet autre sublime caractère, Fréderic Ozanam.

« *Il passe en faisant le bien.* » C. L.

Une Leçon de Droit

—o:o—

Accessoires indispensables : *un pupitre, des coups de poings, de grands éclats de voix, beaucoup de patience, un verre d'eau sans sucre, et ...un professeur.*

...Messieurs... nous avons vu, n'est-ce pas, dans la dernière leçon ...rapidement, je le sais... bon ! Mais enfin... vous faites parfaitement attention, je vous rends hommage... bon ! bien ! ...Allons, allons, le temps presse... la !

Nous avons vu la dernière fois que 205, Monsieur Léon Dumoulin, était... ? Allons ! ...était ? — Ah ! Monsieur Dumoulin vous m'étonnez ; 205, langage du Code civil, c'est l'o... l'obli... ah, parfaitement : l'obligation alimentaire. Très bien, très bien, Monsieur Dumoulin ; vous avez bien préparé la leçon.

Mais, mes élèves, il y a ici un point délicat. J'enseigne. Suivez-moi bien, la ! Je suis ici pour vous être utile... bon ! Primus, mari de Prima, oui mari de Prima, mais séparé de corps... — Messieurs, n'anticipons pas ! Faisons du droit, pas de droit plaisant, du droit tout pur ! — Primus donc, mari de Prima... Suivez-moi bien... C'est bien compris, Monsieur Denoël ? bon ! J'enseigne : Primus, mari de Prima : « Respectez 214, Madame » lui dit-il. Et Prima de repondre victorieusement : « Peu m'importe à moi votre argument de 214 ! je ne m'occupe que de 316. » — Est-ce que vous commencez à voir clair ? — Vous suivez toujours, Monsieur Dumoulin ? — Y êtes-vous maintenant, y êtes-vous bien ?

Et dès lorsse, mes élèves, — bien net ! — le contrat... — Vous avez une objection, Monsieur Wiser ? ...Il ne faut pas vous gêner. N'ayez peur ! n'ayez peur ! je suis-là pour vous être utile ! Bon !

Monsieur Dumoulin, montrez-moi une préparation intelligente de la leçon... ou plutôt non. Faites, mes élèves, l'exercice avec moi. L'affaire en vaut la peine. Car, Messieurs, c'est bien entendu... donnant, donnant... bon ! D'ailleurs, j'ai confiance... la !

Et tout d'abord, Messieurs, mettez de côté vos souvenirs de droit romain... Mais réfléchissez, ne jurez pas *in verba magistri.*

Bon ! ...J'enseigne...

P.-S. — En attendant, on fait du droit, et du meilleur, sans fatigue !

Et les « kakis », qui grognent souvent, sont contents ! IDEM.

A Monsieur DOUTREPONT

Professeur de Littérature

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un beau cours éternel, en un moment conçu
L'effort est sans espoir, aussi j'ai dû le taire
Ceux pour qui je l'ai fait, n'en ont jamais rien su.

Hélas, j'aurai passé près d'eux inaperçu,
Toujours à leurs côtés et pourtant solitaire.
Et j'aurai jusqu'au bout, fait mon temps sur la terre.
Ils dédaignent un cours qui des Muses est issu.

Et pour eux, que Dieu fit si désireux d'apprendre,
Ils suivront leur chemin, distraits et sans entendre
Ce beau chant littéraire, élevé sur leurs pas.

Aux devoirs mondains, fidèlement pieux
Ils s'écriront lisant ces vers écrits pour eux :
«Quel était donc ce cours auquel nous n'allâmes pas ?»

C. L.

Ajoutons simplement que Monsieur le professeur Doutrepont est un prisonnier politique,

qu'il a payé son tribut au Pays en lui donnant deux de ses enfants, double titre devant lequel nous nous inclinons avec respect ; qu'il est le plus paternel des interrogateurs.

... Mais il est président de l'assemblée wallonne...

Monsieur De Noël

Professeur à la Faculté technique.

— Auditoire d'Exploitation des Mines. — L'aiguille dorée du cadran de la Cathédrale cache 9 heures. Dans la salle, on croirait à une réunion d'état-major tant il y a de kakis étoiiés et chevronnés. Les futurs ingénieurs grillent une « Players » en attendant Monsieur le professeur.

Le sympathique Antoine, vient de rendre à la planche son noir d'ébène. La porte s'ouvre et Monsieur De Noël fait son entrée. Il tient d'une main une liasse de feuillets de toutes dimensions, des croquis, des plans. Un pas en avant, halte, et sa tête s'infléchit tout d'une pièce pour saluer ses auditeurs. Il a le salut protocolaire ! Par file à gauche marche, le voilà devant son petit pupitre. Il étale ses papiers à gauche, à droite, un peu partout comme une cartomancienne qui va faire une réussite. Puis, sans perdre une seconde, il commence... « Nous avons vu... l'année dernière (il y a 5 ans), etc... » et cela sort en filet, sur un diapason très aigu avec quelquefois des hoquets, de petits sanglots, des tons flûtés.

Grand, sans autre forme que la verticale, Monsieur De Noël ne recherche pas la toilette. Il a perdu ses cheveux ; il compense heureusement ce manque d'équilibre par une barbe broussailleuse en grisaille qui s'étale en forêt vierge sous le menton. Ses yeux aussi gris que ses épais sourcils, vous regardent parfois avec un air « d'avez-vous compris ». Monsieur De Noël est universel, il perce, explose, remblaye, chasse, pompe, aère, roule, congèle, se met en plat en dressant... en tranches, en filons... Et malgré tout cela il trouve encore le moyen d'augmenter sa famille chaque année. Il est roi, préfet, directeur, père de 14 enfants !

C'est un grand patriote et digne de la croix pour le mérite.

Mais chut !!... C'est le doyen de la Faculté Technique.

Tous nos respects, Monsieur le Professeur.

PETROLE.

Notre Jules

L'Union et le *Vaillant*, comme tout monument de la solidarité et de la pensée estudiantine, reposent sur des piliers solides... Par nature autant que par inclination, notre ami JULES est à la fois un des plus gros piliers et... son contrefort ! Tel le grand Atlas portant le Ciel sur les épaules, JULES POLAIN soutient avec grâce, avec aisance, l'édifice de notre cercle...

Pourtant JULES n'est pas un géant ; mais il a la carrure et la force. JULES est gros... mais pas trop !...

Aussi occupe-t-il à l'Union, une situation bien assise, car je vous prie de croire que ce n'est pas la base qui lui manque... Il faut le voir en fonctions, calé fortement dans le fauteuil de la Trésorerie, jambes croisées, livres ouverts, crayon levé, la tête penchée en avant et le regard lancé par dessus les lunettes d'or, également caressant pour les économes et les prodigues... C'est un type épatant ! C'est un Trésorier modèle, qui a toujours de l'argent à dépenser et sait toujours s'en procurer... Demandez-lui une guindaille ? Il allait vous la proposer ; parlez-lui des frais d'électricité, de chauffage, de loyer, d'imprimés ? il sourit sous sa moustache ondulante, comme il sourit quand il reçoit des factures, comme il sourit quand on les lui acquitte !... Je vous le dis en vérité, c'est un homme charmant... ensorceleur... et qu'on adore.

L'autre soir, avec son ami TUBA-PIPE, il déambulait sur les boulevards de la Ville ; ils causaient, JULES surtout, et TUBA-PIPE, médusé, buvait ses paroles... Dans l'ombre, avec au doigt l'Anneau Mystérieux qui rend invisible, que j'avais pu me procurer aux frais du *Vaillant*, au Cinéma « Pathé », je les suivis, indiscret journaliste... qu'ils me pardonnent !!!...

— ...Oui, tu verras ! Nous aurons avec cette

conférence plus de billets de mille balles que tu n'as de pièces d'un sou dans ton portemonnaie ; et nous pourrons réaliser tous nos projets...

Ici la voix devient plus douce, plus persuasive ; je dus me rapprocher, mais la merveilleuse diction de notre ami me permit de saisir chacun de ses mots..,

— Nous commencerons par régler notre passif ; puis nous organiserons des fêtes estudiantines... il y aura bien un Xe anniversaire d'une section ou d'une Fédération ? Puis nous formerons des comités chargés de nous soumettre des projets fastueux ; par exemple, pourquoi n'irions-nous pas voir les champs de batailles de l'Yser ? Que diable, les Sénateurs et Représentants y sont bien allés !... et pourquoi n'en ferions-nous pas autant, nous les Sénateurs, les Députés de demain ? Ce serait l'Union qui payerait !...

(Etonné) — Jules !...

— Et puis nous créerons la section économique où les membres de l'Union pourront se fournir, sur simple présentation de leur carte de membre, un tas de choses coûteuses.

(Admiratif) — Jules !...

— Et puis nous créerons une section des bourses d'études, des bourses de voyages, etc., etc... Nous bâtirons...

(Ahuri) — Jules !... et l'argent ?

(Superbe !) — L'argent, mon cher ? Mais il court le monde, Lucien ! Tout le monde en a et chacun cherche à le dépenser... Il suffira d'offrir une occasion de nous le donner pour qu'il se précipite dans nos caisses !...

Ecoute ! L'an prochain (mais garde le secret pour toi, n'est-ce pas ? Je ne le confie qu'à toi !...), l'an prochain, je rêve d'une grande réunion sportive, d'une série de matchs de boxe et de lutte avec des athlètes en vedette : le Kaiser et Clémenceau ! Qui ne donnerait son billet pour taper sur le premier et ovationner le second ? Foch et Hindenburg !! Comment ne pas courir à ce spectacle, renouveau d'une guerre où l'on n'encaisserait plus ? ?... Et Wilson arbitrera ! : j'ai déjà son concours !... Et ce sera cent francs la place, comme aux premières de *Chantecler* !... et nous ferons le tour du monde : je me transforme en manager ! Quels matchs ! quels matchs !...

(Avec fièvre et adoration) — Jules ! Ah ! Jules ! Tu es un génie de la finance ! ! Tu seras notre Président !...

(Rectifiant avec calme) — Non Lucien ! « Nous serons » leur Président !...

(Accolade prolongée...)

. . . . . .

Par sympathie pour eux et pour de tels projets, j'ai voté pour TUBA-PIPE et JULES POLAIN aux dernières élections...

TIBI.

LE PILIER DE L'UNION

TUBA=PIPE

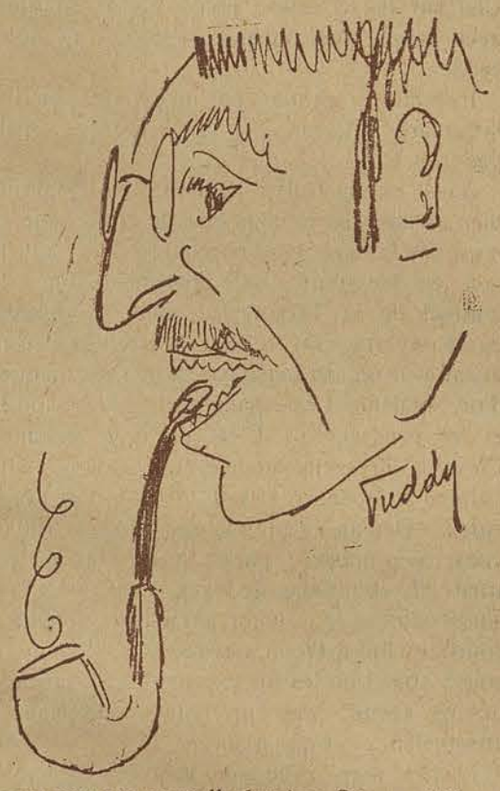
Président de l'UNION
en l'an de grâce 1919-1920

Dans toutes nos réunions universitaires, je vis Tuba-Pipe ; à Bruxelles, je rencontrais Tuba-Pipe ; à Gand, je rencontrais Tuba-Pipe ; à Louvain, je voyais Tuba-Pipe ; je retrouve chez lui Tuba-Pipe. Sa calotte est muée en képi khaki ; sa manche rutile aux chevrons de front, de vrai front : médecin d'infanterie dont il porte le chiffre, la fourragère et la croix gagnée.

Mais c'est toujours Tuba-Pipe, le vieux Tuba s'arcboutant dur pour soutenir l'Union de ses bientôt deux lustres d'expérience.

En est-il le pilier ! En tout ce qu'il fait et pense, il est entier. Il fonce dans l'obstacle, il le boit, tel Michelin, le vrai, pas l'autre qui est notre ami et collaborateur.

Soyez-lui sympathique dès l'abord ; gare sinon, il trouvera pour vous dépeindre les épithètes *ad hoc*, qu'il vous lancera à la figure



pour peu que vous l'y forciez. Son amitié par contre, comme chacun de ses gestes et de ses pensers, est absolue et complète.

Sapristi, je plains les anticléricaux, j'entends par là ceux d'entre eux qui veulent refaire de la politique, car Tuba, qui fut enragé calottin, comprend et veut avec tous les honnêtes gens et les hommes de bon sens une union sacrée nécessaire au pays qui reprend vie.

Notre président de l'an prochain a reins et épaules solides. Dans son année d'expansion et de réorganisation définitive, il va nous mener l'Union rondement, puissamment.

Guindailleur plein de verve, ses discours ont le don d'entraîner les masses à qui plaisent les incorrections dont il les émaille ; car Lucien improvise toujours, pipe aux dents, tandis que derrière le binocle provocant brillent des yeux qui scintillent de vie et d'action.

Conférencier infatiguable ; depuis toujours — de mémoire d'étudiant — membre du comité et du bureau de l'Union, il est prodigue de ses conseils aux jeunes, de ses avis dans les discussions. Il a le mot à l'emporte pièce, et s'il convainct les autres, jamais ne se laisse-t-il convaincre lui-même, par personne.

Il est une œuvre qui, elle, est toute de lui et qu'il rage ne voir pas rebriller à nouveau, tonitruer, veux-je dire : Sa fanfare. Quelle joie fut la sienne, le jour où de cachettes indécouvrables, Borguet lui eut sorti ses instruments aux beaux cuivres vite remis à neuf et clinquants.

Il les essaya tous, l'un après l'autre, s'assura de leur bon fonctionnement, en parla à tout le monde, l'annonça dans le *Vaillant*. Et je gage que l'an prochain nous aurons, sous sa férule solide, une musique reformée qui fera pâlir de jalousie la plus renommée fanfare du pays wallon.

Wallon pur sang, il a l'enthousiasme vite en liesse, l'ardeur et cette petite pointe d'accent de terroir qui rend chaud le parler et toujours très sympathique.

J'allais dire que l'Union était son seul amour. Nous l'avons cru, jusqu'à dernièrement. Mais non, le cœur de Luc se partage. Et son bonheur promis et entrevu le rend plus dévoué, si c'est possible, à son Union. Quand il a l'âme en fête, Lucien-Noël fait des merveilles.

Ainsi puis-je dire sans offense que son cœur se partage, tandis que d'autres, dans son cas heureux, abominablement, nous auraient lâché.

Allons donc, lâcher l'Union ! Vous ne connaissez pas Tuba-Pipe pour émettre aussi absurde supposition.

ANANA-HOUSNA.

L'Union *et le* Vaillant *sont affiliés au Comité de politique nationale.*

GASTON CESSION

Etudiant en Droit à l'Université de Liége.
Rédacteur en Chef du VAILLANT.
Soldat au 7e de ligne.
Chevalier de l'Ordre de Léopold.
Titulaire de la Croix de guerre.
Décoré de la Médaille militaire française.
Titulaire de la Médaille de l'Yser.
Tombé glorieusement pour la Patrie
à l'âge de 22 ans
à Lombaertzijde-lez-Nieuport
le 4 Novembre 1914.

* * *

C'est au moment où l'Union et le *Vaillant* revivent des journées d'enthousiasme, que douloureusement émus, nous regardons autour de nous et apercevons de larges vides... Nous touchant plus particulièrement, c'est à notre Rédacteur en chef, GASTON CESSION, que nous pensons, lui, dont la plume nous entretenait si bien dans le culte de nos idées et de notre tradition. Nous n'aurons pas la joie de le retrouver à nos côtés en ces manifestations où la vitalité de notre Cercle et de notre journal s'affirme de si éclatante façon.

Il n'est plus. Une mort glorieuse dans l'accomplissement du plus beau des devoirs nous l'a ravi.

Il est couché là-bas, où sont couchés tant de braves, sur cette terre de Flandre qui, toujours, demeura inviolée...

Qu'avec fierté et reconnaissance, notre pensée s'en aille pieusement vers ceux de nos chers disparus qui, comme GASTON CESSION, tinrent parmi nous une si grande place. L'exemple de leur vie et leur œuvre survivent. Honorons leur mémoire en nous souvenant d'eux.

X.

LES LETTRES

LOUIS BOUMAL

Il ne faut point songer en ce moment à l'analyse de ses œuvres complètes. Dispersées dans les revues ou encore manuscrites, si diverses, au surplus — poésie, critique, histoire, fantaisie, — elles défient les plus laborieux de ses admirateurs. Nous attendrons.

Nous attendrons pour fixer cette belle figure d'artiste et d'érudit, les deux volumes de *Reliques* — Proses et Vers — que M. Marcel Paquot se propose de publier. Et notre attente peut être sans inquiétude. L'œuvre de BOUMAL est dans les mains doublement pieuses d'un poète et d'un ami.

Mais dès maintenant la collection des *Cahiers*, (qui furent fondés au front par BOUMAL, PAQUOT et CHRISTOPHE), nous donne un avant-goût du plaisir total. Les curieux de bonnes lettres, les amis de BOUMAL y trouveront de lui quelques critiques, quelques poèmes et ce délicieux petit acte en prose : *Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière.*

J'en voudrais dire quelques mots aujourd'hui.

N'est-elle que delicieuse cette fantaisie de théâtre dans un fauteuil ? N'est-elle que le divertissement lyrique d'un soldat qui veut oublier, une heure, la cruauté de la guerre, et qui s'amuse un peu à souffrir d'un mal moins vulgaire, moins physique surtout, que celui de la tranchée ? Dégoût de l'âme ancienne, hésitation devant l'amour qui s'offre à nouveau, ivresse et douleur de se sentir transformé, tout cela peut n'être qu'un jeu de la vingtième année. Rhétorique et mélancolie. Il y a plus et tout autre chose dans ce petit poème dialogué.

C'est l'histoire du retour d'un officier auprès de sa femme, et qui n'est pas encore déshabitué de souffrir. Mince étoffe, mais BOUMAL l'enrichit d'une broderie savante et symbolique qui lui donne tout son prix. Ceux qui veulent connaître la mentalité de l'intellectuel soldat au sortir de la tempête ne peuvent se dispenser de lire ce document qui est en même temps une belle œuvre d'art.

Et sans doute on y trouvera comme une sorte de cabotinage de la douleur qui pourrait à première vue déplaire ; mais, si l'on y prend garde, ce cabotinage est profondément humain. C'est la rançon des grandes souffrances endurées qu'il faille qu'elles se montrent et s'étalent et se réjouissent de la compassion qu'elles éveillent. Il y a si peu d'héroïsmes volontairement obscurs. Au fond du songe des héros, à moins qu'ils ne soient des saints, il y a presque toujours l'attente passionnée d'un Plutarque. Ce n'est point pour les amoindrir, mais cela nous aide à les retenir au rang des mortels.

« *Vois comme j'ai souffert* » nous crie le Philippe de la pièce de Boumal, et il ajoute : « *Vois aussi comme j'ai changé.* » — Est-ce bien certain ? Sans doute en retrouvant le visage des choses d'autrefois, les paysages ardennais, la chambre d'étude, les livres, les gravures et la face de l'amour, il se sent fermé à leur appel familier et furieusement il les repousse : « *Je hais mon âme ancienne* » ; mais c'est que son âme d'hier le hante encore. Retourner paisiblement au passé d'avant la tragédie, ce serait renier sa souffrance. Thérèse avec sa fine intuition de femme, met le doigt sur le mal quand elle dit : « *Ton orgueil de savoir est devenu ton orgueil de souffrir* ». Parole profonde et qui résume si complètement l'âme de Philippe qu'elle mériterait d'être inscrite en épigraphe à ce petit acte.

L'âme de Philippe ? Un palimpseste où la dernière écriture est d'encre pâle et que le temps effacera bientôt. Non point qu'il oublie ; mais quand il se souviendra, ce sera sans amertume et ce souvenir l'excitera à vivre. Philippe n'est pas changé. Sans doute, maintenant, il se méfie un peu de la littérature (et il n'a point tort) ; il se rend compte qu'au dehors de la bibliothèque, il y a bien quelques spectacles qui méritent son intérêt, mais ce réalisme-là qui n'est que du bon sens, la vie, même pacifique, nous y mène discrètement, sans nous détruire. Philippe n'est pas changé ; Philippe vieillit, tout simplement.

Et ne le prenez pas au mot quand il vous dit, dans une page qui est, à mon goût, la plus belle, la plus pathétique de toute l'œuvre, et somptueusement écrite, quand il vous dit qu'il ne croit plus en Dieu.

> « *Au cantonnement, je me levais à l'aube pour chercher l'église, entendre la messe. Je m'apaisais ainsi. Je pensais : j'ai trop prié, je ne mourrai pas aujourd'hui.... — Puis un jour j'ai compris que ma prière était mon tremblement devant la mort. Je n'ai plus prié.... — Je me disais : « Dieu, s'il était Dieu, ferait un miracle »....* —
>
> *Je voyais toute cette douleur immense, anonyme. Je l'écoutais pleurer dans la nuit, prière atroce et plus belle que toute autre, élevée de la chair des hommes vers un ciel barré d'étoiles d'argent comme une porte de riche que le maître n'a jamais ouverte... — Je n'ai pas raisonné. Je n'ai pas cherché à me dire : « N'as-tu pas tort ? » Je n'ai pas recommencé l'examen du problème, du seul problème. Je n'ai vu que cela, te dis-je : la souffrance humaine s'étendait devant moi comme une terre sans limite et j'ai cru que Dieu c'était l'homme et que l'homme rachetait le monde sans le concours d'aucune divinité.* »

Non, il ne le faut pas prendre au mot. Il n'a pas raisonné, il n'a vu que cela, la souffrance. Il ne voit maintenant que son orgueil. Mais il il y a auprès de lui une femme qui vaut mieux qu'un raisonnement pour apaiser toute souffrance et jeter à bas tout orgueil et voici qu'elle lui murmure déjà : « *La prière, mon Dieu, jaillit du cœur, tout à coup, comme un aveu.* »

Mais tout cela, c'est Philippe. Je ne n'ai rien dit encore de Boumal. Boumal, ce n'est pas Philippe ; c'est plutôt Philippe et Thérèse simultanément. Facettes opposées d'une même âme très riche et d'intelligence et de sensibilité. Facettes opposées qui marquent éloquemment les oppositions secrètes de Boumal. Mais ceci n'est encore que très ordinaire. Tout dialogue, qu'il soit dramatique ou philosophique, sert à confronter des dissemblances et des contradictions. Ce qu'il y a de nouveau dans ce poème, c'est que la sensibilité soit représentée par le héros et l'intelligence par l'héroïne. Et c'est un paradoxe, sans aucun doute, mais non pas une erreur. A force d'avoir *senti* en cessant de *raisonner*, l'homme est devenu sensation. La femme, elle, a gardé cet instinct, cette intuition qui en fait une femme. Elle a l'intelligence de la vie. Et, si je pouvais allonger cet article, je citerais le début de la scène XII qui est merveilleuse de clairvoyance et de sagesse. Seulement Thérèse parle trop bien et, sous ses voiles, je découvre Boumal lui-même. Si, tout à l'heure il se montrait à nous sensible comme la feuille du mimosa, voici qu'il nous présente maintenant, sous le symbole d'une jeune femme, sa ferme raison. C'est elle la victorieuse de l'orgueil de souffrir. C'est par elle que le héros, complaisant d'abord, à l'ombre qui l'enveloppe, pénètre enfin dans la lumière, dans la lumière vitale.

« *Tu es la vie qui recommence.* »

Parole souriante et salut printannier. Il me plaît de les trouver sur les lèvres de notre ami avant qu'il s'abîme dans la mort.

J. VALSCHAERTS.

On trouvera *Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière*, chez les libraires de Liége (2 fr.)

LA JOIE D'AIMER

par M. MARCEL PAQUOT.

—«o»—

Je prie, pour une fois, qu'on me permette de laisser là tout l'appareil de la critique impersonnelle dont il est de mode de se servir, de nos jours, lorsque l'on parle d'un livre, fut-il en vers. M. MARCEL PAQUOT ne me verra pas d'un mauvais œil, j'espère, rêver un peu aujourd'hui, à propos de la *Joie d'aimer*, au lieu d'en analyser sèchement, une à une, les pièces. Après tout, ce serait peut-être le moyen de terminer, une fois pour toutes, la grande querelle de la critique objective et de la critique subjective ; à celle-ci les vers, à celle-là la prose. Je dédie cette idée aux théoriciens de la critique littéraire, s'il en reste encore quelques véritables parmi les lettrés, et je passe.

Il est donc entendu que je ne me préoccuperai point de rechercher si tel poème n'a pas eu Verlaine pour parrain, si tel autre ne doit pas quelque chose à Verhaeren, si un troisième ne se ressent pas de l'influence lointaine d'Horace, auquel il aurait emprunté quelque chose de sa concision et de son élégance. Je lis les poèmes de M. PAQUOT, et je me laisse gagner à la Joie d'aimer.

Aimer, c'est bientôt dit, mais aimer qui, et quoi ?

Aimer d'abord celle qui bientôt sera l'épouse, l'aimer d'un amour rare, délicat, respectueux et ardent à la fois, tendre toujours, peut-être un peu inquiet, puiser dans la force de son amour l'illusion charmante qui fait croire que la présence de la bien-aimée suffira à éloigner la mort et l'ombre, et tout ce que l'hiver a de mélancolie : n'est-ce point assez déjà pour un jeune poète ? Certains le jugeraient ainsi. Mais le cœur humain est large, il faut contenir, sans leur faire tort, plusieurs amours à la fois, et celui de M. PAQUOT est fait à cette mesure. Aimer son frère, et lui donner, parés du riche et attirant manteau de la poésie, d'utiles et sages conseils, le faire profiter, en ayant l'air de le bercer de chants, de la philosophie modérée et sereine que l'expérience de la vie, de ses déceptions et de ses épreuves a enfantée, entretenir avec lui un doux commerce littéraire, auquel les années conféreront une toujours plus grande valeur, c'est encore une façon de goûter la Joie d'aimer, et l'une des plus pures qui soient au monde.

Aimer bien ses amis, cultiver soigneusement leur amitié en enchâssant, dans un poème, le souvenir d'une émotion éprouvée ensemble, celui des jours de misère et de lutte, ou encore perpétuer pieusement la mémoire de ceux d'entre eux que l'on a chéris plus que tous les autres, et que la guerre a sacrifiés, c'est toujours un peu la joie d'aimer, mais une joie voilée déjà par la tristesse des séparations, comme une joie amère et résignée.

Aimer enfin son Pays, le coin de terre où l'on est né, celui auquel l'exil a imprimé un caractère presque sacré, dont il a décuplé le prix, celui que l'on a retrouvé avec une joie religieuse et ravie, celui à qui l'on est devenu reconnaissant d'être ce qu'il est : la Patrie ; voilà encore une raison de chanter la joie

d'aimer et d'essayer de la répandre autour de soi et de la faire partager. Et je me prends à penser, en relisant les poèmes de M. PAQUOT, que les poètes sont bien heureux de trouver tant de raisons d'aimer tout ce qu'ils aiment, d'en trouver de si bonnes et de si éloquentes.

Et pourtant... Ah! il y a un pourtant? Hélas, oui, et je ne sais comment l'exprimer tant c'est une nuance imperceptible et fuyante de l'œuvre de M. PAQUOT. Certes, il faut aimer, au sortir de ce long cauchemar de quatre ans, et la joie d'aimer est une joie pure, et saine, et légitime. Mais, aimer d'un amour sans mélange, aimer sans arrière pensée, cela est-il encore possible au soldat qui revient de là-bas? La mort a longtemps frappé parmi les jeunes, son visage était devenu familier, elle avait profondément fait sentir quelle place elle tient dans la vie et combien est illusoire l'effort qu'on fait pour l'oublier. Le poète s'est souvenu de la leçon :

« Que d'autres qui chantaient et ne reviendront pas
Evoquer avec nous, après la tâche rude,
Le souvenir de ces guerriers émois
Et réchauffer leur pauvre corps transi de lutte ! »

Aussi, sa joie d'aimer, à lui, n'est pas bruyante; elle est discrète, et douce, et effacée. On dirait qu'en la clamant partout comme un chant de victoire remportée sur la mort, il a craint que celle-ci ne se réveillât et ne lui reprit quelqu'autre des êtres auxquels il a donné son cœur. On dirait que sa voix s'est faite humble et étouffée de peur de froisser la grande douleur universelle.

Je ne sais si c'est à cette préoccupation que les poèmes de M. PAQUOT doivent la mesure qui les caractérise. Je songe que le poète pratique aussi une philosophie toute de modération et de calme ; et pour être certain de ne lui faire tort de rien, je n'hésite pas à croire qu'un sentiment très raffiné de l'art a présidé à la confection de ces poèmes.

Dois-je maintenant me justifier d'avoir donné quelque louange à M. PAQUOT ?

Je transcrirai donc ici un de ses poèmes. Mais j'avertis que j'obéis bien moins au besoin de prouver mes dires qu'au plaisir de relire ces vers et à les savourer une fois de plus.

Sage qui sut trouver au soir de la journée
La paisible demeure où venir exalter
Naïve sa ferveur et simples ses pensers
Dans le recueillement d'une âme inaltérée :

Et qui savoure encor, quand las d'avoir songé
Ses yeux autour de lui discrètement se posent,
L'humble sérénité familière des choses.

PAUL FRAIPONT.

LES LIVRES

Avec les vainqueurs de Tabora (1)

Peu de gens, de ceux qui sont restés en Belgique occupée connaissent cette campagne prestigieuse, ce tour de force et d'énergie que notre armée coloniale accomplit en Afrique pendant la guerre. « Tabora » ? Les sourcils se froncent, on s'étonne, on ignore. Un Belge qui ne sousestimerait pas sa valeur, ne serait plus un Belge.

De cette belle campagne, Pierre Daye fut un des acteurs, un des volontaires de l'armée métropolitaine, que l'Afrique en guerre attira et conquit aux visions troublantes et magnifiques de sa sauvagerie.

Je soupçonne fort M. Daye d'avoir voulu y chercher des émotions nouvelles que les plaines de l'Yser figé et immobile ne pouvaient plus lui donner. Et son dilettantisme affiné d'avant-guerre le poussait irrésistiblement vers cette façon « plus intéressante » de faire le combat.

Et voici qu'il nous en rapporte un livre, que j'ouvris au front, un peu sceptique, tant m'intéressaient peu les choses lointaines qui n'étaient pas la défense immédiate du sol belge lui-même. « *Les vainqueurs de Tabora* » m'ont converti.

Une colonie, la dernière qui fut a enlever aux allemands, formidablement défendue, approvisionnée, armée, organisée. L'assaut de ce dernier refuge par les Anglais, les Transwaaliens et les Belges. La course à la Capitale dans un pays désertique de marais fétides après d'âpres montagnes. Les Belges gagnant de vitesse nos alliés et prenant Tabora la formidable, défendue à mort dans son cercle de monts organisés. Et cette marche forcée se fait en combattant chaque jour au milieu des embûches d'une population hostile, dans un désert qui brûle et transit suivant qu'il fait jour ou nuit ; une armée qui a ses bases à des centaines de kilomètres en arrière, où tout le ravitaillement se fait à dos d'hommes, sur les épaules de dizaines de milliers de porteurs.

Pierre Daye a senti l'Afrique, et nous décrit cette guerre à nous y passionner. La simplicité, la concision de la plume, son élégance et sa vigueur d'évocation nous mènent au cœur de ces enthousiasmes lointains, de cette campagne noire et inconnue pour beaucoup aussi.

Notes jetées au hasard des campements, réflexions fines et justes, beaux emballements et ardents espoirs, croquis sans prétention dont il s'excuse et qui sont si exacts et qui plaisent. Beaucoup d'art dans un sujet qui paraîtrait n'être que violent.

Et dans cette étude où la modestie de notre auteur cache délicatement le rôle qu'il a joué lui-même, nous devinons le brave, décoré de la médaille de la campagne d'Afrique et de la croix de guerre italienne.

A. F.

(1) PIERRE DAYE. — *Avec les vainqueurs de Tabora.* Préface de M. Jules Renkin, ministre des colonies. 3e édit. 1918. 1 vol. Perrin, Librairie académique, Paris.
PIERRE DAYE. — *Les Conquêtes Belges en Afrique.* Pages d'histoires, n° 151, Berger Levrault. 1 vol. 1918.

En rue.

Conte bref.

Ils courent, en se donnant la main, le long du trottoir. Leurs mamans ne les gronderont pas.

Il fait gris. Le brouillard et les lumières qu'on allume font luire les pavés de la rue.

C'est au coin où le tram s'arrête, le tram 4, celui qui fait le tour de la ville, en secouant les voyageurs, le long de ses voies obstinément courbes.

— « Allons, dit-il, monte vite ! » Et il pense déjà que les femmes sont encombrantes. « Dépêche-toi... à plus tard ! »

Elle monte, très fière qu'on lui confie le filet à provisions et sans doute d'être sortie en rue, toute seule, avec un homme.

Lui se sauve en rasant les murs. Je vois sa silhouette se dessiner et fuir sur l'éclairage des vitrines. Il tourne à droite, dans la rue qui monte.

Quand le tram passe, tandis qu'elle cherche avec importance, pour payer le contrôleur, les deux sous au fond de sa poche, il regarde..... Puis il repart en sifflant.

Il est heureux. Il a le droit de tutoyer toutes les femmes.

Il a treize ans.

OCTAVE LOHEST.

Trop souvent s'imagine-t-on, dans un public prévenu et tout farci de préjugés qu'une société d'étudiants se compose exclusivement de buveurs.

Sans doute, pékins noctambules, si vous passez sous les fenêtres de la « Concordia » aux soirs de « guindaille » serez-vous enclins à penser que les jeunes s'amusent bruyamment, férocement. S'il est plus tard encore, et que la sonnette présidentielle a levé la séance, vous encourrerez-vous, apeurés et pitoyables, sous la menace du « monôme », de la farandole échevelée serpentant aux allées du boulevard. Et très sage, penserez-vous, et plein de logique, vous vous direz en vous-même : « Ces étudiants ! ces étudiants ! quelle bamboche ! »

Si mon cours de logique n'était si loin déjà, je vous expliquerais le défaut de votre syllogisme en vous prouvant que votre conclusion dépasse les prémisses posées et qu'il est injuste et faux raisonner ainsi.

Oui, certe, de loin en loin, des séances joyeuses et tapageuses, où les demis extériorisent d'avantage une gaité réelle et saine, nous réunissent nombreux, vivants et jeunes.

« *Nunc est bibendum* »
« *Gaudeamus igtur, juvenes dum sumus* »
« Et nous restons les gais wallons »
« Il vaut mieux boire... »
« *Ad exercitium salamandris omnes comitores Surgite* »
« Camarades... »

Discours échevelés, chants hirsutes, salamandres et bans à propos de tout et à propos de rien, monologues et chansonnettes, baptêmes estudiantins et rites d'escholiers : l'Union s'amuse ce soir et rit à sa jeunesse. Nous nous y retrouvons tous, à ces séances, les jeunes y prennent contact avec les anciens, les facultés se mêlent et font connaissance ; les orateurs de plus tard s'y révèlent, qui demain aborderont des auditoires plus difficiles, plus lentement impressionnables, moins exubérants et enthousiastes.

C'est tout à la fois un meeting très contradictoire, un café concert qui est propre, une foire brillante d'opinions et de lazzis, de tapage et de chants : la traditionnelle fête intime des étudiants catholiques.

* * *

Passez à la même heure qu'hier, je vous prie. L'éclairage est le même, la foule moins fournie sans doute ; des applaudissements ou des éclats de voix d'un conférencier disert vous parviennent. Hier l'Union s'amusait. Aujourd'hui elle s'instruit.

Entrez dans nos locaux, le matin ou l'après-midi : la salle de lecture groupe les bloqueurs. Aux tableaux noirs s'alignent d'éphémères équations ; les rayons de la bibliothèque se vident pour passer sur les tables : l'Union travaille.

* * *

Les « sections » littéraire, sociale, scientifique, apologétique, maintes fois par semaine nous fournissent cet enseignement extra universitaire, qu'on ne dit pas aux cours officiels et qui est le parachèvement de nos études. C'est un acheminement sûr, puisque fait par des conférenciers spécialistes, vers cet idéal auquel tend toute jeune intelligence, tout cœur vibrant.

Doctrine religieuse et directives sociales, formation politique, affinement du goût et de l'esprit : poètes, hommes d'œuvre, gens d'église, professeurs et députés, quel est le catholique de chez nous qui ait un nom et du savoir et du cœur qui n'ait déjà souvent passé à cette tribune pour apporter la bonne parole aux étudiants avides de s'instruire.

* * *

Au cours de cette année académique si courte il a fallu reconstruire le pauvre édifice de notre association que la guerre avait secoué trop fort et profondément.

Puisque l'œuvre était belle et utile et nécessaire, ce bureau clairsemé par la tragédie, se dépensa sans compter. Plus facilement que d'autres, étranger hier encore à la vie estudiantine liégeoise, je pus me rendre compte du bel effort déployé. Je désire rendre hommage aux Francotte, Polain, Van den Berg, Lamarche, aux jeunes comme Fonsny et Lambert, pour n'en citer que quelques-uns parmi tant d'autres, à qui revient l'honneur d'avoir rendu à notre vieux cercle sa splendeur et son activité d'antan.

* * *

Quand au sortir du Collège, le « bleu » vient à l'Université, l'Union veut être pour lui ce refuge où l'on ne s'ennuye pas, qui est gai de tradition joyeuse, et docte d'enseignement et de formation. Notre cercle a deux vies, utiles l'une et l'autre, qui se complètent et font un tout. On s'y égaye, on apprend à se connaître, on s'y sent les coudes, on s'y soutient. On vient s'y former surtout au rôle que tout catholique a à cœur de remplir : celui d'un homme d'œuvres et d'un homme de bien.

RENIER.

Coin des Correspondants.

Le Mouvement Estudiantin à Paris

Paris, Mai 1919.

La secousse terrible, qui depuis près de cinq ans a bouleversé l'Europe, laissant partout des traces profondes, semble avoir notablement modifié l'aspect et l'esprit du corps des étudiants parisiens.

Avant la guerre, on peut dire que la majorité de nos étudiants aimaient à se grouper, à rire, ne dédaignant pas à l'occasion de faire un peu de tapage. Chacun menait une existence bon enfant et légèrement insouciante.

Autant qu'on en peut juger actuellement, les conditions du travail ne sont plus du tout les mêmes. En face des grands et des graves problèmes qu'un avenir prochain semble nous réserver, chacun a compris la nécessité d'un effort plus grand et le besoin d'être fortement armé pour le « struggle for life ».

Les jeunes, par suite des circonstances, ont acquis pour leur jeune âge, une maturité plus marquée que celle de leurs devanciers. Quand aux vétérans qui reviennent du front, ils rapportent des tranchées une volonté et un esprit de décision qui déteint sur leurs camarades et entraîne tout le monde vers le plus grand effort.

Il est bon de noter également que l' « Union sacrée » qui a prévalu dans le Pays durant les hostilités semble vouloir se perpétuer chez les étudiants, chacun paraissant avoir compris que le temps est passé où on trouvait bon de dépenser le plus clair de son énergie en luttes politiques et religieuses.

En somme, les évènements sont encore trop récents, et l'existence n'a pas suffisamment repris son cours normal pour que l'on puisse se créer une opinion définitive sur la nouvelle manière d'être de nos étudiants. Mais ce que l'on semble pouvoir affirmer, c'est qu'ils ont gagné en pondération et en sérieux ce qu'ils ont perdu en pittoresque.

A tout bien considérer, le changement est appréciable au point de vue social.

JACQUES HOLLANDE.

—××—

LOUVAIN

D'une très belle chronique que nous envoie notre correspondant de Louvain, nous ne pouvons malheureusement publier que ces extraits :

Louvain est une source où se fortifie l'âme d'une génération. Elle est aussi une des capitales de l'esprit humain.

Les Germains le savaient qui l'ont incendiée et qui se sont acharnés particulièrement sur sa riche bibliothèque.

3000 étudiants ont pris leur inscription à Louvain dont 1200 militaires. Il n'y a pas encore de contingents étrangers. Parmi les 3000, il n'y a pas non plus le tiers d'anciens. Je ne sais de quel cœur les nouveaux, les bleus sont venus à Louvain. Pour nous, ceux d'avant la guerre, nous avons retrouvé le même champ d'action, mais bouleversé, avec des sillons comme des blessures, de trous béants et un petit coin fleuri de croix blanches. Nous nous sommes mis tout de suite à la besogne, un peu taciturnes. *Nova incipit vita.* La vie à travers des ruines, la vie naissant de la mort, ne sera-ce pas là le symbole de notre génération? Il est un peu tôt pour discerner les nuances de cette génération. Elle subit encore le contrecoup d'une trop longue tension morale, elle est nerveuse et indécise. Mais surtout ne vous laissez pas prendre à ses airs de scepticisme et de désabusement. Elle a vu trop d'horreurs pour conserver une vision sereine des choses, elle a trop éprouvé la mesquinerie et l'égoïsme mauvais qui se mêlent aux plus belles actions pour que sa spontanéïté, ses élans vers les idées, les sentiments et les êtres n'en soient pas un peu coupés, mais, d'autre part, elle a souffert trop véritablement, elle s'est sentie soulevée par de trop profondes générosités pour n'en être pas fortifiée sérieusement. Elle est restée ou peut-être devenue idéaliste mais avec plus de pudeur, de l'ironie même. Elle a moins d'absolu, plus d'esprit d'acceptation, elle est plus proche de la vie. Elle est plus rude sans cesser d'être délicate. A la déroute générale des idées, des mœurs et des institutions, elle opposera un esprit de méthode et de discipline. Logiquement on peut prévoir qu'elle aura deux caractéristique : elle sera nationaliste et elle sera catholique. La guerre n'a pu qu'accentuer le caractère nationaliste. On ne se sacrifie pas à une idée ou à un sentiment sans les créer en soi. Et la patrie ne nous compose-t-elle pas une partie de notre conscience morale? Catholique, cette génération le sera, nous devons vouloir qu'elle le soit. Déjà, avant la guerre, elle venait au catholicisme comme à une merveilleuse discipline, y trouvant en plus une unité et une simplification. Elle saura peu à peu que là est la source de toute action.

Voici que la prière n'a plus pour nous le sens d'une formule un peu superstitieuse mais le sens d'un acte d'amour et de foi.

Je me rends compte que ce tableau a des teintes optimistes, mais pourquoi ne pas faire la part des énergies saines, pourquoi ne pas aller aux meilleurs qui sont nécessairement les plus forts et les plus intelligents ?

Voici donc un schema psychologique des étudiants de Louvain. La place m'est limitée pour que je puisse encore traiter des détails de leur action et des divers cercles et organismes dans lesquels elle s'exerce. Je dois cependant citer l'*Avant-Garde*, le vaillant journal estudiantin et ce petit noyau qui se forme autour d'une revue de littérature et d'action : *La Jeunesse Nouvelle*. C'est au nom de ces deux groupements louvanistes que je souhaite la bienvenue à Monseigneur Baudrillart que vous vous préparez à recevoir. La jeunesse d'aujourd'hui se reconnaît, se choisit des maîtres ; elle est individualiste, elle n'est plus anarchiste.

Quoique dans un domaine un peu spécial, Mgr Baudrillart est un de ses maîtres. Son discours de réception à l'Académie Française où il évoqua la grande figure et le grand cœur du Comte de Mun, est une page soumise à notre ardente méditation. Que le *Vaillant*, qui a pris l'initiative de cette invitation; que tous les étudiants catholiques de Liége, qui s'organisent avec tant de bonheur et de générosité, trouvent ici l'assurance, de la part des étudiants de Louvain, d'une fraternité où, pour employer le terme catholique, d'une communion d'âme et d'esprit.

LUC. HOMMEL.

—××—

LUXEMBOURG

—o—

Il y a une vaste clameur d'espérance qui monte de la terre en ces jours de printemps naissant. Comme les fleurs des prés et les alouettes des champs, mon âme ressuscite d'un morne passé de quatre ans et s'élance, éperdue et frémissante, dans l'immensité du rêve et de l'avenir. Ainsi qu'aux jours heureux où naquit cette œuvre d'étudiants dont j'ai à vons parler : car elle fut un rêve audacieux avant d'être une réalité forte et vitale.

Quelques années avant la guerre — que cette époque nous semble reculée dans les brumes des âges — les étudiants luxembourgeois ne formaient qu'une cohue vague et confuse, où se dessinaient bien certains courants politiques on philosophiques, mais qui ne parvenaient pas à prendre ni consistance ni direction. Individualisme était le mot d'ordre, inspiré par le caractère national même. Le Luxembourgeois est individualiste de tempérament ; jaloux jusqu'à l'excès de son indépendance individuelle, réfractaire à la discipline et à l'enrégimentement de toute espèce. Avec cela frondeur, ironique, sceptique surtout à l'égard des grands mots et, hélas aussi, des grandes idées; capable toutefois d'enthousiasme et de générosité, mais d'une pudeur excessive à faire montre de ses meilleurs sentiments. Il a le cœur bon, mais le geste ordinaire.

Quelques idéalistes, épris d'action morale et de réformes sociales rêvaient d'organiser et de discipliner cette cohue. Entreprise hardie, chimérique, disaient les vieux et les indolents.

Deux idées furent lancées ou plutôt semées timidement dans un sol ingrat : l'idée catholique d'un côté et l'idée positiviste de l'autre. Et la semence a levé superbement. En moins de cinq années, deux vastes organisations fonctionnaient, établies sur deux principes opposés rangées autour de deux drapeaux ennemis. L'Association catholique et l'Association Générale, comptant à peu près le même nombre d'adhérents, ayant chacune sa petite Revue.

Le fait qui domine la vie de nos associations d'étudiants est l'absence d'une université à Luxembourg et la nécessité où sont nos jeunes gens d'aller étudier à l'étranger. Ce n'est que dans les vacances que nos associations vivent pleinement. Et le premier but que poursuit l'Association catholique est de préparer à nos étudiants un foyer national où ils se retrouvent dans la communauté d'aspirations qui constituent une nation. Ce n'est pas que nous soyons nationalistes au sens reçu du mot. Mais nous considérons que dans la lutte contre l'individualisme et l'égoïsme, l'arme la plus puissante est encore, à côté du sentiment de famille et du sentiment religieux, la conscience collective qui, au moment de l'évolution des peuples où nous sommes, a pris la forme de la nation, en attendant que l'idée d'humanité devienne plus vivante dans les âmes individuelles. Le cosmopolitisme, sous la forme de la négation pure de la loi collective, est le danger de l'étudiant luxembourgeois. C'est la raison la plus profonde que nous avons de défendre notre indépendance, de sauvegarder le patrimoine national.

Mais nous ne fermons pas nos frontières, de peur d'étouffer. Nous voulons participer à la vie de nos voisins, et cela par nécessité, par tempérament et par sagesse, et surtout par catholicisme.

Notre action morale et religieuse nous fait rechercher les voies communes où se retrouvent ceux que la destinée a séparés pour marcher d'un pas fraternel vers les mêmes cimes de la vie chrétienne et de la vie humaine.

Sur ce point, qu'est-il besoin de longues explications, puisque nos idées sont les mêmes. Il ne me reste qu'à exprimer à nos camarades du *Vaillant* toute la satisfaction que nous éprouvons de pouvoir nous rallier autour d'un même drapeau religieux et de nous associer de cœur à la fête patriotique et religieuse qu'ils organisent sous un illustre patronage.

PIERRE FRIEDEN,
Directeur de la *Revue d'action jeune.*

Chronique Universitaire Bruxelloise

La Gé et la Guerre

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes [batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
CHARLES PÉGUY.

Qu'est devenue la *Société Générale Bruxelloise des Etudiants Catholiques* depuis Juillet 1914 ?

A vrai dire, son histoire est fort brève. A l'heure actuelle, son activité est encore endormie et, peut-être, n'en est-il pas plus mal ainsi. Nous subissons tous, cela est évident, une évolution qui n'est pas encore terminée.

Dès le retour en Belgique, beaucoup ont eu pour premier soin de rétablir le plus exactement qu'ils le pouvaient le cours interrompu de leur existence d'autrefois. Au premier abord, quand on rejoignait les habitudes et les choses familières, elles n'avaient guère changé. Et, après tant d'émotions et d'aventures, il y avait, certes, un grand plaisir à retrouver ses pantoufles.

Maintenant seulement, après six mois, nous commençons à sentir que beaucoup de choses se sont modifiées. Ce n'est qu'un début et l'esprit nouveau qui sera né des circonstances formidables d'hier ne pourra être vraiment dégagé que dans un temps encore assez long. Nous ne pouvons, à l'heure actuelle, que le pressentir. Il en a toujours été ainsi et le changement causé dans le monde par les grandes perturbations sociales ne s'est jamais pleinement manifesté qu'à la manière d'une réaction parfois fort tardive. Dans certains cas, ce n'est que la génération qui a suivi celle qui prit part aux grands évènements qui peut analyser ces modifications profondes et en saisir toute l'étendue.

∴

La Générale Bruxelloise existe toujours. Mais tout semble indiquer que le jour d'Octobre où elle reprendra son activité, elle sera entièrement différente de la Générale d'autrefois.

Durant la guerre, privée du plus grand nombre de ses membres qui se trouvaient au front, elle se borna à une activité strictement charitable. Quelques-uns de ses membres fondèrent la *Section des Étudiants de l'Agence Belge de Renseignements pour les Prisonniers de Guerre et les Internés*. C'étaient MM. Bolland, Deliens, de Preter, Duvignand, les frères Coelst, Goffin, Carlos Gérard, Pierre Goemaere et Pierre Van Werveke.

Ce dernier en prit la présidence et la conserva jusqu'à ce qu'il fut arrêté en Avril 1916. M. Jean de Preter en fut alors — et jusqu'à l'armistice de 1918 — le directeur.

Comme tous les organismes de ce genre, la Section des Etudiants — qui n'avait pu garder le titre de Générale Catholique considéré comme trop politique — eut à combattre les plus grandes difficultés. Cependant, dès la première année, une dizaine de milliers de francs étaient réunis, qui permettaient d'envoyer des caissettes de vivres à des prisonniers nécessiteux.

Bientôt vingt-cinq établissements d'instruction adoptèrent de ces prisonniers par l'intermédiaire de notre Section qui put ainsi, certains mois, envoyer pour plus de 8000 francs de colis en Allemagne. Au total 25.000 paquets et 300 mandats furent envoyés et fr. 160.395,85 furent consacrés aux expéditions.

⁂

Il me faudrait maintenant parler longuement de nos camarades de la Générale qui rejoignirent l'armée. Mais comment pourrais-je le faire moi-même ? Et comment être complet et dire les termes qu'il faudrait ?

Ils furent l'énorme majorité de nos membres. Ils furent sur tous les palmarès de gloire. On les rencontra sur tous les champs de bataille. Ils versèrent leur sang dans bien des combats et, en Europe comme en Afrique, je n'ai pas rencontré une seule action de quelque importance, sans que l'un ou l'autre de nos amis de Bruxelles n'y fut.

Beaucoup sont morts...

Et les mots me manquent pour parler de ces bons camarades qui ne sont pas rentrés avec nous dans Bruxelles reconquis.

Ceux-là, d'ailleurs, n'ont que faire des paroles et leur gloire pure est assez grande pour qu'on la laisse resplendir seule.

Qu'il me soit cependant permis — pour montrer les sacrifices de la Générale — de rappeler que le 26 Avril dernier notre Société faisait célébrer un émouvant service en la Collégiale Sainte-Gudule pour **trente-trois** de ses membres morts pour la Patrie et que parmi leurs noms, on relevait ceux du Président de la Générale, notre ami Etienne de Sadeleer, et du Trésorier André Waucquez.

Car, du Bureau élu pour l'année scolaire 1914-1915, trois membres seulement sont revenus : Georges Luyssen, Paul Gillet et Pierre Daye. Ils ont récemment remis leurs pouvoirs à un Bureau provisoire composé de MM. Carlos Waucquez, président ; Jean de Preter, trésorier ; Jacques Crokaert, secrétaire. Ce Bureau provisoire gère dans un sens patriotique les affaires de la Générale jusqu'à la rentrée d'Octobre où auront lieu les élections régulières pour l'année académique 1919-1920.

Que donneront-elles ? Je n'en sais rien. Il est impossible de préciser déjà les tendances de la jeunesse de demain.

Mais, comme je le disais en commençant, après qu'on a pu d'abord croire que la vie universitaire interrompue allait reprendre son cours immuable de jadis, on commence à apercevoir déjà les modifications profondes que la guerre aura heureusement apportées à notre esprit et à notre manière de vivre.

Bien des conceptions ont changé. L'idéal patriotique, le besoin d'action positive, la volonté raisonnée et agissante semblent vouloir remplacer l'esprit de lutte de partis.

Et les mêmes tendances se manifestent dans tous les camps jadis adverses. Il est nécessaire de remarquer à ce propos la prépondérance morale qu'ont prise les étudiants portant l'uniforme sur les autres, dans toutes les réunions. Là sans doute on doit voir une des raisons de l'esprit nouveau.

La bonne tendance de la politique nationale fait d'heureux progrès de part et d'autre et je sais qu'on vient de lancer cette idée qui — jusqu'à Juillet 1914 — aurait paru bien folle et irréalisable : une Fédération générale bruxelloise de tous les étudiants.

Et, vraiment, c'est tant mieux : il y aurait, en commun, tant de bonnes et grandes choses à réaliser.

PIERRE DAYE.

VERVIERS

L'abondance des matières ne nous permet pas de publier une intéressante chronique verviétoise.

Notre correspondant nous y narre la vie des étudiants de l'école des Textiles et de cette vaillante Gé catholique que notre voisinage, notre cousinage, nous rend si sympathique.

Billet de Gand

Nous avions songé bien souvent, dans notre misère intellectuelle : « Que nous serons heureux, le jour où nous pourrons reprendre cahiers et bouquins et retrouver un peu de notre bonne vie estudiantine d'autrefois ! » Ce beau jour nous a été donné. Nous avons eu à Gand une séance d'ouverture solennelle qui a dépassé en beauté et en intérêt toutes les « ouvertures » antérieures. Le temple de la rotonde, que les boches avaient profané, nous était définitivement rendu. Les louanges que les discours officiels adressaient aux soldats et à ceux qui avaient été « l'âme de la résistance » provoquaient des applaudissements enthousiastes. Les professeurs Pirenne et Frédéricq ont été fêtés comme ils méritaient de l'être.

Et après la séance chacun rentra paisiblement chez soi. Cortèges, musiques, sarabandes : tout cela ne nous est point revenu.

Le lendemain, à l'heure des cours, quelques anciens copains se revoyaient et se serraient les mains. Nous nous retrouvions dans les auditoires dans ceux que les boches avaient occupés et qu'ils n'avaient pu transformer en écuries, nous retrouvions le même air, la même lumière. Et nous n'avions qu'à nous asseoir sur les places occupées jadis pour réentendre les mêmes leçons. Vraiment, y a-t-il bien quatre ans ?

Les camarades nous revenaient des casernes, où ils souffraient plus qu'au front, des hôpitaux, des dépôts et de l'Allemagne. Et tous n'avaient qu'un seul désir : se replonger dans les livres et « bûcher » ferme. De temps en temps, l'un d'eux se hasardait dans le domaine du passé et nous nous demandions si nous allions laisser mourir de leur belle mort nos vivantes sociétés, nos journaux, nos petits cercles. Ce serait si triste ! Mais c'est qu'il fallait se mettre à l'œuvre et les vieux répétaient ce qu'ils avaient tant proclamé quand ils étaient bleus : Place aux jeunes ! Pas plus qu'eux, les jeunes ne bougeaient !

Comme toute année académique qui se respecte, celle-ci eut sa messe du St-Esprit. La joie de se retrouver quelques instants et chacun regagna sa tour d'ivoire.

Entretemps, nos chers amis de Liége se remettaient à la besogne. Le *Vaillant* qui fut toujours un des meilleurs journaux estudiantiue a reparu. Une contérence s'organise qui sera un triomphe... Au moins, on travaille dans la cité ardente.

Nous nous sentions un peu secoués. Nos « gradés » finirent par se convaincre qu'il fallait bien essayer de remettre la Gé et le journal en train. Nous aurons un service qui sera célébré pour tous les morts de l'Université et à l'heure où paraîtront ces lignes, la Gé sera ressuscitée, aura un nouveau président et se préparera tout doucement aux grandes fêtes anniversaires qui auront lieu l'an prochain. Notre *Etudiant Catholique*, lui, aura lancé le seul numéro qu'il donnera pendant l'année 1918-1919. C'est peu et c'est beaucoup déjà. Nous espérons bien que nos jeunes, ayant pris nos places, seront tout aussi vaillants que nos amis de Liége. Nous leur souhaiterons bon succès, comme nous vous disons de grand cœur notre fidèle amitié et nos vœux les meilleurs.

NOËL DUBOIS.

Jardin de Rêve.

Un jardin blanc fleuri de roses,
Où rêve un silence que n'osent
Troubler les jeunes fleurs adorablement pâles.
Une aurore nuptiale
En un matin d'odeurs vernales ;
Des lointains alanguis de parfums d'épousée,
Une verte forêt habillée
De la richesse des feuillées,
Et le ciel merveilleux des premiers jours du [monde.
Des heures d'or, des heures blondes
Dansent en chœur de claires rondes
Autour d'un parc ensoleillé de fleurs de rêve.

Et parmi ces splendeurs, mon Eve
De demain, qu'appelle sans trêve
Mon cœur, lente passe en ses blanches son-[geries.
Ses grands yeux de mélancolie
Fixant l'énigme de la vie,
Interrogent les horizons et les espaces
La folle ardeur des vents qui passent,
Le secret des futures races.

Sa tristesse sourit à quoi ?...
Et languissante
S'en va la divine Passante
Au caprice odorant des sentes.
Reviendra-t-elle un jour, dans la grande allé-[gresse
De nos deux âmes en liesse,
Consoler enfin ma détresse
Qui s'éclairera toute, éperdument émue,
Au soleil de sa clarté nue.

Jean DEPAYE
1918.

Chronique Namuroise

A l'occasion de la grande fête de l'Union, la Faculté de Namur, voulant s'associer aux camarades de Liége, leur envoie des nouvelles. Des nouvelles ! Il y en a tant.

Au 21 janvier, rentrée fort nombreuse, tous les records sont battus ; beaucoup d'uniformes. Le Recteur, R. P. Morel, prononce le discours d'ouverture : « Messieurs, dit-il, en ce moment ma pensée se reporte naturellement vers nos anciens qui ont versé leur sang pour le salut de la Patrie ». Et l'énumération suit, très longue, hélas ! « Il ne faut pas, continue le P. Recteur, que le sang de tous ces héros ait été versé en vain. La Belgique doit renaître plus grande et plus belle et deux moyens efficaces y aideront : la Religion et le Travail. »

Puis on se rend dans les salles de cours. Par patriotisme, on a imité l'Armée : les cadres sont rajeunis ! Nouveaux « profs » très actifs. Et on rattrape le temps perdu. C'est la note dominante : on bloquera et la session d'Avril sera nombreuse.

—o—

C'est une vérité devenue banale que la vie moderne réclame des caractères. On nous l'a prêché sur tous les tons et l'enseignement commence à porter ses fruits : quelques personnalités se distinguent.

Ainsi, Albert ne vient pas aux cours : « Ils sont bêtes avec leurs cours ; on n'a pas le temps de bloquer » et Albert va bloquer un peu partout, à la Citadelle, au cinéma, dans les trams, etc.

Le gros Pierre vient aux cours, lui, très régulièrement, au point qu'il passe chez le Préfet pour s'excuser quand il a 15 secondes de retard. Puis il s'installe, sans bruit, et ronfle, toujours sans bruit. Pierre est venu au cours, et pour Papa, l'apparence est sauve. Et quand, à la sortie, le peloton gagne un « lieu de rafraîchissement et de paix », Pierre proteste : « c'est dégoûtant de perdre ainsi son temps. Moi, je me présente à Pâques, je vais faire ma répétition près Du... Pagne. »

Jacques d'Allemagne va changer de quartier, sa personnalité devenant trop marquante pour les passants de la rue de Bruxelles : qui attrapent tous des œufs (des œufs vides) sur la tête. Mais diable, comment va-t-il faire pour déménager son poulailler ?

Le lundi 7 avril, à l'occasion de la rentrée du 13e de ligne, « les personnalités » ont triomphé. On les a vues soutenant les réverbères, voire même les pylones des télégraphes et téléphones, scrutant les rigoles pour retrouver des pince-nez, que sais-je encore ? A 9 heures du soir, toutes les personnalités étaient dédoublées.

Le lendemain, il pleuvait.

—o—

Une heureuse innovation : en réimprimant les cours, on a laissé « des blancs » pour les notes. Absent l'autre jour, j'ai demandé à Albert-la-Personnalité de me prêter son cours, pour prendre les notes. Je transcris : Cours de Morale, p. 613. Thèse X. « Nous allons atteindre aux Himalayas de la pensée, et de là, nous descendrons dans les bas-fonds du scepticisme le plus dépravant ».

Note d'Albert : « Le changement de température sera trop brusque, et puis, il y a du brouillard sur l'Himalaya : je n'y verrais goutte. Je ne suivrai pas l'excursion. » Puis quelques caricatures inconnues.

Ayant manqué un autre cours (j'étais encore très malade ce jour-là) j'ai demandé les notes d'Albert. Je transcris : Cours du Moyen-âge. P. 104. Les Croisades :

Frédéric Barberousse s'est noyé en prenant un bain dans le Cydnus...

Note d'Albert : Ce soir, à 5 heures, conférence par... (je n'oserais jamais dire par qui). Sujet : Le caleçon de bain à travers les âges. Essai de critique historique.

Albert est bien le type le plus représentatif de la Faculté et c'est pourquoi je n'ai parlé que de lui. Il s'en dira très flatté.

PHILO.

LES ARTS

A propos de l'Exposition d'Œuvres de Guerre

Journée de pluie, de grêle et de tempête. Le Cercle des Beaux-Arts a cependant arboré son drapeau dont les teintes chaudes flamboyent dans la bourrasque.

Le public afflue à l'intérieur : professionnels et amateurs, critiques ou simples curieux, soldats également, qui viennent revivre ici les heures tragiques passées là-bas. Car tout n'est qu'actualité dans ces œuvres écloses au sein des batailles et les exposants, quatre beaux talents que la guerre a mûris, sont aussi quatre vaillants soldats qui nous reviennent des Flandres...

... Iwan Cerf qui a fait la campagne en qualité de soldat aux carabiniers est un de ces artistes qui traitent leurs œuvres à larges coups de brosse, dont les touches étonnement vigoureuses sont posées avec assurance à l'endroit voulu et encadrées par un dessin précis, énergique et sûr de lui. Ce procédé qui, en d'autres cas, pourrait présenter une certaine dureté, est très bien en place à propos d'œuvres où il n'est question que de destructions, éboulements, explosions, bref de toute la violence sauvage des engins de la guerre moderne.

Ses portraits de « jass », au teint hâlé, aux traits endurcis par la campagne s'accomodent également très bien de cette technique vigoureuse qui rend à merveille la mâle expression de leur ténacité. J'ai beaucoup admiré entre autres le *Vieux volontaire*, dont le regard et le rictus expriment admirablement une volonté ferme, confiante en sa force et résolue à tous les sacrifices. Au hasard des rencontres, je note encore certains paysages d'une puissante luminosité. Vraiment, dans certains de ces pastels ou de ces toiles, le jeu des complémentaires a produit le meilleur effet et en parcourant la galerie, on a de suite l'impression d'un talent vigoureux et souple, capable de se prêter tour à tour aux effets les plus différents.

Tout autre est le genre de Jules Berchmans : une technique moins puissante, une sensibilité plus affinée, tel est, à mon avis, le parall[illegible] qu'on peut établir entre ces deux artistes. Ju[illegible] Berchmans est un émotif : Dans ses fusains [illegible] ses pastels, il évoque un sentiment triste, lourd, à la fois ténébreux et fantomastique. Ses maisons en ruine pleurent tragiquement, ses arbres se tordent comme en un cauchemar ; ailleurs, ce sont les croix d'un cimetière, les pieux des fils barbelés qui se font l'interprète de cette tristesse sauvage qui hante toute l'œuvre de l'artiste. Parfois ce sentiment se modère en une douce mélancolie comme dans sa *femme abandonnée* et c'est alors qu'il nous émeut le mieux.

Mais la foule alléchée par les amusantes caricatures de Jacques Ochs, se tient plutôt dans le second salon. Et vraiment ils sont délicieux ces croquis tour à tour spirituels, grotesques, touchants et même tragiques. Quelques traits sobres suffisent souvent pour évoquer la vie de nos soldats de l'autre côté du rempart de feu ou pour faire revivre en nous les heures sombres de l'occupation. Il y a entre autres des généraux boches engoncés dans leur collet écarlate, des vieux « hauptmanns » à la moustache grisonnante, des « landsturms » piteux et balourds, des jeunes recrues se roidissant devant leurs chefs ; bref toute la sequelle de l'ex-empereur y est représentée.

Ces croquis toujours très sobres de ton et de ligne sont marqués au coin d'une observation attentive et d'un rare talent évocateur. Le soin de la composition n'en est pas absent non plus. J'ai remarqué certains fusains comme *Les Réfugiés* ou *Le retour du poilu* qui présentent une harmonie et une sobriété de ligne vraiment remarquables.

Ce souci n'apparaît pas moins prononcé dans l'œuvre de Henri Anspach.

Ce n'est pas que cet artiste compose à proprement parler ses tableaux mais on sent qu'il sait choisir des sujets qui, par eux-mêmes, ont telle grâce, telle majesté et telle souplesse qu'on les dirait élaborés de toutes pièces par leur auteur. A part quelques paysages à l'huile, l'artiste expose surtout des dessins où il fait preuves de qualités appréciables de modération et de bon goût et qui témoignent d'un artiste consciencieux qui ne dédaigne pas de finir, de fouiller et de modeler ses œuvres. Parcourons la galerie au hasard des titres : c'est *la mort d'un soldat*, le *cimetière de Loo*, les *artilleurs sous la tente*, *l'enterrement d'un soldat*, tous sujets, on le voit, inspirés par une tragique actualité. L'une des œuvres les plus impressionnantes, à mon avis, est celle intitulée *Ravitaillement d'artillerie pendant la nuit*. A la faveur de la clarté lunaire, on y aperçoit les silhouettes des caissons et des chevaux, tandis qu'à l'horizon les projecteurs fouillent le ciel...

... Mais voici cinq heures : c'est la clôture. Amiablement, les visiteurs sont priés de se retirer et petit à petit la salle se vide...

... Au dehors il grêle toujours.

ROGER LIVIN.

RUMEURS

Autour du Comité

Simples définitions.

Le Comité : une autorité ...librement élue !

Les Comités de section : une autre répartition des mêmes privilégiés, mais avec un secrétaire immuable et identique : gros point commun.

Bury : une tradition qui fume la pipe.

Rafle : celui qui convoque parfois et qui... ne joue pas pour de l'argent.

Védebé : un sténographe, ou mieux : la trilogie du secrétariat conscient : une plume, un ventre... et un chapeau boule.

C. L. : le sonneur des grands rassemblements d'honnêtes gens, ...puisqu'aussi bien, à l'heure présente, c'est essentiel.

Remember : le correspondant nègre.

Un discours du président : « Non seulement, ce soir, l'Union, c'est-à-dire le Comité, et au fond non seulement le Comité, mais l'Union toute entière qui est au fond et en somme derrière lui, nous avons..., etc. »

Rue des Bénédictines : boulangerie Lemaire-Lohest.

Les « Valves » : la boîte aux lettres du commandant ou la marraine des Universitaires.

Les civils : des gens que les kakis embêtent.
Les kakis : des gens que les civils embêtent.
Les deux : pour le même motif.

Et le Vaillant ? :

d'après la tradition : l'organe officiel de l'Union ;

d'après P. DE J. : une feuille autonome ;

d'après GUSTAVE (qui veut tout concilier) : un journal libre et dépendant ;

d'après GRAFÉ : un marche-pied électoral ;

d'après CASSIAN : un auditoire ;

d'après OCTAVE : un essai ;

d'après ALBÉRIC-LE-GRAND : un beau numéro!

Et tout ce que vous venez de lire ? : des bêtises !

IDEM.

—××—

UN article reflétant la mentalité de la Ph. et L. ? Je puis déclarer qu'il y fait crevant de chaud, qu'on y est anti-wilsonien, partisan de la semaine de huit heures (on est extrémiste ou on ne l'est pas), du maximum de grade avec le minimum de peine, du vote féminin et des Conseils des étudiants et professeurs (C. E. P.).

Au reste, voici trois documents significatifs qui éclaireront la religion des bourgeois sur la Ph. et L. :

COMMUNIQUÉ. (Ph. et L.) — Groupe d'armée du général Tertullien. — Progressons rapidement sans commentaires. Moral détestable : incestus infanticidus, stultus et sceleratissimus.

Groupe d'armée du général Psycho. — Désertion générale, sauf celle du général. Le général a décidé de punir les déserteurs de la peine capitale au conseil de guerre de juillet (peine capitale = caput ; chapeau = buse).

Groupe d'armée du général Graaf Aufone.— Secteur du moyen-âge : grande effervescence dans les troupes.

COMMUNIQUÉ (Ph. et L.) — Grande offensive sur les fronts du Carré et de la rue d'Archis. Les troupes victorieuses ont fait prisonniers tous les wilsoniens et ont parcouru la ville au cri de « Vive l'Italie ! ». Les troupes ont fait halte au consulat français où elles ont acclamé la France.

Le G. Q. G. dirigeait les opérations du « Chinois ».

ORDRE DU JOUR. — Sont cités à l'ordre du jour de la Ph. et L. :

Le citoyen GEORGES pour sa grande bravoure et sa haute taille ; a pris part à une reconnaissance de nuit où, après une prise de bec avec des cipaux, s'est noblement offert comme otage et caution à la police ; a conservé son sang-froid malgré la quantité incommensurable de demis qu'il avait ingurgités.

Le citoyen L..., pour être né à Huy dont il constitue la huitième merveille (li rondia, li pontia, etc., ...les nènès et Lambert), pour avoir eu le courage de lacher des copains le soir d'une guindaille et pour avoir subi stoïquement, le lendemain, un passage à tabac en règle de sa propriétaire à cause d'une aubade dont il fut l'objet.

LA MADELON.

P. S. — Jacques-le-Vaillant cherche éperdûment le... capitaine Polain.

Problème

Je soumets aujourd'hui, par l'intermédiaire de notre *Vaillant*, aux investigations de mes camarades de Philosophie un problème des plus ardus. Au cas où aucun d'eux ne parviendrait à le solutionner, je me permets de compter sur l'obligeance de Monsieur WALTZING pour les y aider. Il s'agit, vous l'aurez deviné, de la traduction de deux phrases latines trouvées dans le cahier d'un étudiant de l'Université de Louvain. Les voici :

1) *Quies* (variante : *qui es*) *qui jam angelum laetorum.*
2) *Ditis nepis potentis negro te.*

Les camarades qui croiront avoir trouvé une traduction convenable voudront bien me la faire parvenir au local de l'Union. Je les remercie anticipativement.

Le *Vaillant* les publiera afin de débarrasser l'esprit tenace des chercheurs moins habiles d'une obsession qui pourrait leur faire oublier Tertullien.

—××—

Médecine =:= Candidature

Deux enveloppes, exhalant un parfum concentré de formol, empestaient hier la boîte aux lettres de la Rédaction du *Vaillant*. Muni de son masque anti-gaz, le Rédac-chef a pu en prendre connaissance.

La première épître est une protestation véhémente des garçons d'amphithéâtre et de laboratoire contre le zèle « vraiment abusif et attentatoire aux bonnes traditions de l'Institut, du doyen des étudiants de candidature ». — Enquête faite, il s'agit d'un vénérable quinquagénaire qui déserte le pilon d'apothicaire pour le scalpel du carabin. Les sommations du personnel ne peuvent l'arracher à son microscope ou à son macchabée malgré l'heure avancée.

Le *Vaillant* transmettra la requête de ces braves serviteurs de la Science, au Ministre du Travail.

L'autre épître est plus intéressante encore. « Le Syndicat des Macchabées s'élève avec la plus grande énergie contre les procédés en cours cette année à la Candidature. En dépit des objurgations du « Grand Sympathique » : « Nettoyez, nettoyez, Messieurs, » les carabins actuels refusent de se livrer au scrupuleux et combien instructif dégraissage de nos triangles de Scarpa, creux, poplités, etc. La vie chère nous coûte déjà de lourds sacrifices. Le formol dont on nous farcit les artères nous ôte le plaisir de nous voir disséquer « secundum artem » (n'est-ce pas plutôt « secundum artères » qu'ils ont voulu dire !). Cet état de chose ne peut durer et nous comptons sous peu convoquer nos confrères macchabées des autres universités à un cortège monstre de protestation dans les caves d'Albert !

Il nous semble urgent de répéter le fameux avertissement « Caveant consules », traduction « que les garçons d'amphithéâtre fassent un tour dans les caves ».

Parmi les quinze étudiants qui forment l'auditoire le plus fourni de 1re candidature (méditez ce nombre, ô futurs candidats en sciences), épinglons quelques balles sympathiques de calottins.

Le plus volumineux des enfants de Hesbaye d'abord, siège habituellement à la première circonvolution latérale gauche... de l'auditoire. Sa chevelure... ondulations Marcel ! Sa boisson favorite... le Mars-Ale ! Sa future question d'examen... les corps jaunes de Souris !

Le petit Jules, « Pithecantropus erectus », déserte l'Union depuis que la Fanfare chôme. « Moi qui y allais pour faire de la bonne musique ! », répète-t-il après l'Antoine II de Jemeppe.

Un évadé de Lierneux nous prie de spécifier que c'est sur l'avis conforme du médecin qu'il a pu quitter le village hospitalier. Nous prenons acte de sa protestation.

Quant au représentant Bilsénien de l'Onze Taal, les cigares « della Hoja » (traduisez : en foin), vendus pendant la guerre, lui permettent des recherches sérieuses d'anatomies comparées, maints soirs de la semaine. Voulut jadis donner son nom à une « artère innominée » et prétend que l'anneau de Zim fut découvert par un de ses ancêtres qui fit abréger son nom.

LE LONG SUPINATEUR.

—××—

Chronique du Droit

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(*A suivre.*) P. D.

Des dilettantes intellectuels, très nombreux, les « bloqueurs » plutôt rares, les politiciens futurs, beaux parleurs et diserts, les futurs avocats à l'esprit déjà aigu et la riposte prompte, le respect des traditions protocolaires, une pointe de snobisme et quelque pédanterie : Le Droit défile !

On les jalouse un peu, ailleurs, ces gens qui, suivant l'axiome, n'ont rien à faire et semblent ne bucher jamais. Dans les cercles, ils s'attaquent à toutes les places, ils y courent à rangs serrés, devançant même leurs cadets et futurs collègues de philo, qui eux, prétendent les gens des sciences, n'en font pas lourd non plus !

On se taquinait à l'armée entre cavaliers, artilleurs et fantassins. On se taquine de faculté à faculté : c'est normal, et l'on rit.

FLUT.

—××—

Ecole de commerce

La situation actuelle a amené un grand nombre d'étudiants aux Licences Commerciales. Jamais les locaux assez restreints du vieil établissement n'avait vu pareille foule se serrer sur ses bancs. Après quelques leçons, ce fut à la Salle académique que l'on dut se réfugier pour caser tout ce monde.

Il a bien fallu les trois premiers mois pour que les cours reprennent de façon un peu régulière et voilà seulement que nous pouvons nous flatter d'avoir repris sérieusement les études.

Presque tous les professeurs ont édité leur cours, ce qui facilite de beaucoup la besogne.

Depuis quelque temps, la bibliothèque est ouverte trois jours par semaine. Les ouvrages anglais y sont particulièrement nombreux et bien choisis, mais le temps faisant défaut, peu d'étudiants profitent de la faculté qu'ils ont de se documenter en matière commerciale.

G. F.

—o—

Un étudiant de seconde année serait très reconnaissant envers celui qui pourrait lui procurer un remède contre la chute des cheveux. Il a déjà consulté plusieurs médecins, suivi toute une série de traitements sans résultat aucun. Pour donner le renseignement, s'adresser à la bibliothèque des Licences, les mardi, jeudi et samedi de 2 à 5 h.

—o—

Les camarades de première licences qui seraient désireux de prendre des cours particuliers d'anglais peuvent s'adresser au camarade Dring de 2de année qui serait très heureux de seconder notre cher professeur dans sa tâche ardue. On peut le trouver assez régulièment au cours d'histoire de 1re Philosophie.

—o—

L'Etudiant Militaire Bourgeois ne pourrait-il renoncer au dernier de ces titres qui contraste par trop avec les deux premiers.

FOB.

—o—

O. D. est un type épatant ; c'est le spécimen du gommeux première marque, habitué du carré et des théâtres.

Vous le reconnaîtrez aisément :

Gabardine, feutre mou, gants de peau, visage imberbe, chevelure soyeuse (ou graisseuse) un air crâne et conquérant, la cigarette toujours au coin du bec, 2 immenses chevalières d'or (ées), une démarche désinvolte à la Hesbignonne (car il vient de Ciplet), de jolis, de tendres yeux, un aimable sourire, des cartes de visite idéales qu'il fait généreusement distribuer gratis à ses amis et amies : Autant de détails qui vous crieront : C'est lui ! c'est le zig Oscar.

Le zig Oscar, c'est le type à la mode.

Il est très populaire : Tout le monde veut le connaître.

Le sexe fort envie son snobisme.

Le beau sexe sourit, cligne de l'œil, soupire, et c'est à qui emportera d'assaut le cœur brûlant de ce nouveau Cupidon.

LE BISON.

—××—

Le Camarade B. s'émancipe

Type charmant, sceptique et naïf à la fois, bon surtout, voilà le camarade B. (18 ans), qu'un train de banlieue nous ramène tous les lundis à la botanique : la valise bourrée de douceurs maternelles et le cerveau imbu (pas pour longtemps) des recommandations trop bourgeoises du papa.

Les ingénues qui lui ont fait de doux yeux se chiffrent par centaines, s'il faut l'en croire, car chaque jour *ne variatur* il confie le même boniment à ses amis : « Dis, je viens de voir la plus belle jeune fille que j'ai jamais vue... (une pose à effet) et je crois (il en est convaincu, notez bien) qu'elle a le « beguin » pour moi. Et comme vous le regardez d'un petit air sceptique et amusé, il se hâte de vous donner les preuves : « Oui, mon cher, elle m'a souri... elle s'est retournée deux fois. »

Ouf ! Il jubile le gosse ! Ne riez pas, les jeunes, c'est un miroir où beaucoup d'entre vous pourront se voir.

Mais suivez-le au Carré : il va, il vient, vire, tourne, jamais gêné, jamais troublé avec son gentil museau de jeune fille, s'orientant en pilote émérite à travers les récifs liégeois qu'il connaît déjà comme pas un. C'est là qu'un mardi, son regard chargé d'électricité, fit la conquête de Mlle A., quinze ans.

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette, piquante brunette, bouche généreuse, l'air à la fois naïf, doux et futé ; bébé aux yeux d'émail, puis fillette très alerte, très gaie, charmante.

Rencontre bénie ! qui vient de faire de notre camarade à la Muse facile un vrai poète contemporain. Comme M. R. Cambresier dans « L'Elue » il rêve d'une enfant de quinze ans ; mais le reproche que l'on peut faire à ce dernier de n'être pas assez de l'époque, on ne peut le faire à notre camarade.

Il fait des « acrostiches à Victoire ». Ça au moins, c'est d'actualité.

Oui, la littérature belge va renaître !!

I.

< iens **rêver** près de moi, ô ma charmante amie,
— l sera tant aimé cet instant de ma vie,
O 'est un **rêve** d'amour qu'ensemble nous ferons.
⊣ u seras près de moi ; tous deux nous **rêverons.**
O h ! oui viens près de moi, puisque je t'en supplie,
— l me sera si doux de **rêver** près de toi,
R **êver** seul et de toi, me remplirait d'émoi
M t **rêver** avec toi, c'est le vœu de ma vie.

II.

(pondu huit jours après)

< oyez-la, elle rêve, et je suis tout près d'elle :
— l est venu ce jour, que mon cœur souhaitait,
O 'était une âme sœur que mon âme attendait,
⊣ e voilà près de moi, reste et sois-moi fidèle.
O uvrons tous deux nos cœurs et laissons-les parler :
— l te dira, le mien, qu'il t'aime pour la vie,
R éponds-lui, réponds-moi, ô ma jolie amie,
M spère car je t'aime et je sais bien aimer.

Un étudiant doublé d'un poète surtout, n'ayant ordinairement pas beaucoup de galette, ne pourrait-on collecter ou bien un Mécène ne pourrait-il lui faire le cadeau d'un échenilloir.

Ne trouvez-vous pas que ces vers ont rudement besoin d'être échenillés, à moins que notre camarade n'ait compté sur le printemps pour métamorphoser ces chenilles en gentils papillons?

(s.) POPOSOPAFASABUTO.

—××—

A l'Université

Peut-on oser révéler qu'à la salle de lecture de l'Université, les fiches à remplir pour obtenir un volume sont libellées en un boche des plus purs, dont la traduction en français se trouve modestement en seconde ligne; et qu'on est ainsi exposé à dater ce bulletin : «Lüttich... den... ».

Le papier est-il donc à ce point introuvable ou coûteux qu'on ne puisse éviter aux étudiants cette humiliation de se servir des mises-bas de l'ex-occupant ?

—××—

En Ville

Ils étaient deux... identiques dans leur ridicule.

Leurs bottines, abominablement crottées de boue et relevant le nez, d'un air dégoûté, au milieu des éclaboussures, s'exhumaient de choses tirebouchonnantes, aux teintes vagues et passées, qui... peut être... à une époque très reculée... avaient pu se glorifier du titre de pantalons. Pour suivre la mode, ils en avaient élégamment retourné le bord qui affichait une doublure éliminée et souillée. A hauteur des genoux arrivait alors un pardessus qui dénotait une furieuse bonne volonté de paraître « bon faiseur » ...Epaules à l'anglaise, manches à parements, revers très amples... mais forme générale... informe !

Des vêtements de dessous, cachés soigneusement par leurs écharpes et de cols exagérément hauts, cassés et surtout défraîchis, émergeaient leurs visages rubiconds, enluminés, vulgaires ; et leurs regards satisfaits et orgueilleux cherchaient l'admiration des passants. ...Car, — et c'est ici que les horreurs commencent — cet ensemble lamentablement grotesque et paysan était surmonté, oui ! de huit-reflets provocateurs, placés en bataille sur le sommet du crâne, des huit-reflets modèle 1830, extraits de quelque vieux placard, des huit-reflets... par le nom, hélas ! car le lustre en était depuis longtemps éteint et la soie hérissée comme les poils d'un chat mouillé... On eût vraiment dit des éteignoirs sur des chandelles éteintes !... O Rutabagas ! !

GRAT-CIEL.

Comité de rédaction du Vaillant
1919-1920

Rédacs-chefs. - ALBÉRIC FRAIPONT.
OCTAVE LOHEST,
Secrétaire. - ALFRED LEMAIRE.
Administrateur. - PIERRE DEJACE.
Publicité. - JACQUES GRAFÉ.
Conseiller. - *Orthodoxe.* CASSIAN LOHEST.
Juridique.
Politique.
Membres. - LUCIEN NOËL BURY,
LOUIS CABU,
SIMON CORIN,
MARCEL DEBASTAILLE,
JEAN DEPAYE,
GEORGES FONSNY,
PAUL FRAIPONT,
FÉLICIEN MONSEUR,
JULES POLAIN,
FERDIN. VAN DEN BERG,
ETC., ETC.

—××—

Comité de l'Union 1919-1920

Présidents. - LUCIEN NOËL BURY.
JULES POLAIN.
Membres du Comité :
Droit. - OCTAVE LOHEST,
ALBÉRIC FRAIPONT,
FERD. VAN DEN BERG,
CASSIAN LOHEST.
Technique. - ANDRÉ LAMARCHE,
ALBERT JADOUL.
Médecine. - GEORGES CAMBRESIER,
MARCEL SOURIS.
Notariat. - L. URBAIN-CHOFFRAY.
Philosophie. - JACQUES GRAFÉ,
MARCEL CESSION,
ALFRED LEMAIRE,
VICTOR LAMBERT.
Ecoles Spéc. - GEORGES FONSNY.
Suppléants. - G. VAN DEN BERG,
PIERRE DEJACE,
VICTOR KODECK,
CONSTANT DUPONT,
JEAN COLLINET,
MATHIEU ERNOTTE.

COMMUNIQUÉS

Mémorial universitaire liégeois.

Sur la proposition de M. le Recteur EUGÈNE HUBERT, le Conseil académique de notre Université a désigné une Commission chargée de préparer l'érection d'un monument et la publication d'un *Liber Memorialis* des universitaires liégeois, morts au champ d'honneur, et de tous ceux qui ont répondu à l'appel de la Patrie.

Cette Commission se compose de M. GRAVIS, ancien recteur, président ; de MM. les professeurs WALTZING, WILLENS, SCHOOFS et DEHALU, représentant les différentes facultés ; de MM. FRANCOTTE et HEUSE, respectivement présidents de l'Union des Etudiants Catholiques et de la Fédération des Etudiants Libéraux-Unis.

M. BRASSINNE, bibliothécaire de l'Université, en est encore le secrétaire-trésorier.

Cette Commission a été installée le Samedi 12 Avril dernier, à 3 h., par M. le Recteur. Elle a immédiatement commencé ses travaux et fait, dès à présent, appel à toutes les personnes qui pourraient lui fournir des indications sur les universitaires qui ont pris part à la guerre, soit dans notre armée, soit sous les drapeaux alliés, comme aussi sur ceux qui ont été victimes de la barbarie allemande, ou qui ont été faits prisonniers en essayant de passer la frontière.

Ces renseignements pourraient être adressés au Secrétaire (Bibliothèque de l'Université, place Cockerill, 1).

—××—

Dodo, mon petit Vaillant

Le *Vaillant*, le cœur gros, se voit obligé de disparaître jusqu'à la rentrée d'Octobre. Il dort l'été, lui : car la «bloque» farouche accapare ses rédacs alors que le beau soleil les inciterait davantage à chanter leur joie en ces colonnes que se plonger dans l'étude. Nécessité et devoir font loi. Et respectueux de la tradition, nous nous nous inclinons.

A ceux qui nous aidèrent, nous soutinrent, nous encouragèrent, aînés et jeunes, collaborateurs et protecteurs : merci grand !

Que ceux que nos ébats jeunes intéressent, ceux qui suivent avec quelque plaisir leur jeunesse universitaire catholique nous soutiennent de leur adhésion.

L'effort, après la guerre fut ardu, joyeusement puisqu'il aboutit au succès de notre œuvre.

Encore faut-il aux escholiers l'appui de tous. C'est cet encouragement que nous vous demandons de nous donner.

Le Vaillant.

Pour paraître en Mai, le 1er numéro de

La Jeunesse Nouvelle
Revue de littérature et d'action

paraissant 10 fois par an et publiant des volumes in-extenso.

Au sommaire du 1er fascicule : des poèmes et articles de THOMAS BRAUN, PAUL CHAMPAGNE, CARLO DE MEY, DOM BRUNO DESTRÉE, RICHARD DUPIERREUX, AD. HARDY, LUC. HOMMEL, HUGHES LECOCQ, PIERRE NOTHOMB.

Secrétariat de rédaction : LUC. HOMMEL, 5, rue de Bériot, Louvain. — Administration : CARLO DE MEY, 89, boulevard de Tirlemont, Louvain.

Abonnement : 10 francs par an.
Abonnement d'honneur : 20 francs.

—××—

Les Communiqués de " Tribune Libre „

Une revue de littérature et d'art, fondée au front, en dehors de toute politique — et au vrai front, par conséquent — par des Liégeois qui ne sont pas tous revenus...

LES CAHIERS

RÉDACTION :
LOUIS BOUMAL †
LUCIEN CHRISTOPHE — MARCEL PAQUOT

LES CAHIERS

ont publié des pages inédites de : Georges Antoine, Julien Antoine, Claude Armel, Jean-Marc Bernard, Léon Bocquet, Louis Boumal, Thomas Braun, Edouard Buisseret, Lucien Christophe, Armand Colard, Henry Dalby, Emile de Bongnie, Saint Georges de Bouhélier, Charles Delchevalerie, André-M. de Poncheville, Henri de Régnier, Henri Dérieux, Fernand Divoire, Luc Durtain, Maurice Fabry, Florent Fels, André Fontainas, H. Frenay-Cid, Herman Grégoire, Ch.-André Grouas, L.-J. Herbos, Jean Hubeaux, Ignace, Gustave Kahn, E. Lacoste, Léo Larguier, Philéas Lebesgue, F. Hughes Lecocq, Legrand-Chabrier, Fernand Leprette, Octave Lohest, Elie Marcuse, Camille Mauclair, Albert Mockel, Jean Panisel, Marcel Paquot, Cécile Périn, Joseph Rivière, Jules Romains, Prosper Roider, Fernand Severin, Frans Smits, Marcel Thiry, Charles Van Lerberghe, Léon Vérane, Charles Vildrac, Maurice Wullens.

ABONNEMENTS (12 numéros)

Abonnement d'estime . . . . . 20 francs
» ordinaire . . . . . 12 »

ENVOYER CE QUI CONCERNE

la Rédaction, à	l'Administration, à
M. PAQUOT,	**L.-J. HERBOS,**
34, rue Darchis,	41, rue du Midi,
Liége.	Bruxelles.

Dépositaire : WYKMANS, libraire, 9, rue Saint-Paul, Liége.

Bientôt paraîtra :

Les Ceinturonnés de la 88me

par ANDRÉ HOORNAERT,
Avocat.
(Engagé le 2 Août 1914.)

Ce roman, inspiré par les aventures d'un groupe de volontaires au front, est tout imprégné de réflexions marquées au coin d'une ironie narquoise ou d'une naïveté voulue, cachant cependant une réelle gravité sous des apparences parfois paradoxales. Il fera vivre des personnages réels dans des décors réels.

Prix spécial pour les souscripteurs : fr. 4.50.

Librairie ALBERT DEWIT, 53, rue Royale, à Bruxelles.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs cet ouvrage d'un ancien de l'Union, et nous ajoutons qu'il y a, du même auteur, une brochure — purement documentaire celle-là — très précieuse pour les militaires en voie de démobilisation, intitulée : **La Rémunération militaire, mise au point et commentaires.** (*A la même librairie.*)

—××—

L'abondance des matières ne nous a pas permis de publier :

Les idées morales de P. Loti,
de CONSTANT D'HORION.

Henry Carton de Wiart,
de MARCEL PAQUET.

Tristesses et sourires,
une belle étude impressionniste profondément fouillée,
de REMEMBER.

Le compte-rendu de la Séance du Jeudi 8 Mai de Saint-Roch-Universitaire.

De quoi remplir quatre pages du *Vaillant* d'échos des plus amusants.

Que nos collaborateurs veuillent bien nous excuser. Des raisons financières nous obligent à restreindre ce nnméro à huit pages.

—××—

Demain Dimanche 18 Mai, à 7 heures, en la Chapelle du Collège,

MESSE DE COMMUNION

officiée par Mgr BAUDRILLARD

à l'intention des membres de l'Union morts pour la Belgique.

Pas un des membres de l'Union n'y manquera, nous en sommes certains.

NOËL DUBOIS publiait en 1913, si mes souvenirs sont exacts, une délicieuse plaquette, fine à ravir et délicate dont nous extrayons cette féerie charmante.

« *L'âme en état de grâce* » (1) est le frémissement chaste d'un cœur sensible infiniment.

CHANSON ENFANTINE

Il était un petit navire...

Ecoute, ô mon enfant, cette histoire du petit navire.

Par un matin clair de candeur pascale, des anges descendirent au merveilleux pays d'Orient qui fut autrefois le Paradis terrestre.

Non loin d'une baie en fleur, ils construisirent, avec du bois riche et flexible, un petit navire fier et souriant au grand soleil du bon Dieu.

Les anges voulaient l'envoyer dans nos contrées...

Et, pendant que, retenu par ses ancres d'or, le navire se balançait joyeusement sur les flots chantant, ils s'en allèrent par les campagnes luxuriantes cueillir des fleurs, toutes les plus belles et les plus odorantes, pour en faire sa charge.

Or, il se fit qu'au milieu d'un massif de roses ils trouvèrent, endormi, un enfant nouveau-né. Sans aucun doute, des frères célestes l'avaient déposé là.

Ils prirent toutes les roses pour orner le navire et placèrent l'enfant parmi elles.

Puis levèrent les ancres.

Et le petit navire qni n'avait jamais navigué entreprit une course harmonieuse vers le lointain, emportant dans ses voiles l'éblouissement du soleil d'Orient, et dans sa carène, les parfums du pays natal et le petit enfant descendu au Paradis terrestre...

Le petit enfant qui n'était que toi, ô mon ange...

Par un soleil couchant, le navire fatigué se pencha sur la rive du fleuve qui passe non loin de notre demeure. Ses mâts m'ont fait un signe : le suis venue vers lui. Et tandis qu'il me racontait son voyage, je t'ai cueilli, en éveil, dans les roses qui mouraient avec douceur...

***

Si tes joues sont fraîches, ô mon enfant, c'est que les fleurs de là-bas les ont frôlées depuis ta naissance.

Si tes yeux sont bleus, si ta chevelure est blonde, c'est qu'un peu de ciel s'est noyé en eux et que des rayons d'or se sont confondus en elle.

La chair rosée a conservé les parfums qui l'ont pénétrée.

***

En Orient, il était un petit navire qui n'avait jamais navigué...

Un matin, des anges l'envoyèrent vers nos contrées avec un chargement précieux qu'ils destinaient à des mains pieuses et maternelles.

Il était un petit navire qui, un soir, se coucha sur nos rives pour repartir bientôt vers le Paradis terrestre.

Et depuis lors, il n'a plus jamais navigué...

RENÉ GERMANE.

(1) RENÉ GERMANE « *L'âme en état de grâce* » à Gand, chez SIFFER, 1913, 1 vol.

A L'UNION

Dimanche prochain 18 mai, à 11 heures, aura lieu la procession de St-Lambert. C'est la première fois depuis 5 ans que le St-Sacrement va pouvoir être porté triomphalement dans nos rues. Pendant l'occupation, nos maîtres n'auraient pas demandé mieux que de voir se continuer ces vieilles traditions, mais la Patrie était en deuil, et ces fêtes de famllle que sont les processions paroissiales, nos Evêques et nos prêtres furent unanimes à décider qu'elles ne devaient être que des fêtes toutes intimes ; il ne fallait pas sortir de l'Eglise, car nos drapeaux, nos bannières ne pouvaient escorter le Saint-Sacrement. Il ne fallait pas provoquer l'occupant ! Ce que furent ces fêtes paroissiales, ceux qui sont restés ici le savent : de grandioses manifestations patriotiques, d'ardentes prières pour obtenir de Dieu sa bénédiction sur nos armées, sa protection pour la Patrie, le Roi et nos soldats. C'était le jour où le curé, chef de la famille paroissiale, rappelait avec émotion le souvenir de ceux qui, là-bas, montaient pour nous la garde aux bords de l'Yser, et rendait hommage à ceux qui sont tombés pour que la Belgique vive.

Cette année nous rend nos processions.

Elles vont sortir dans nos rues pavoisées à nos trois couleurs, nos bannières et nos étendards vont de nouveau faire une escorte d'honneur au St-Sacrement.

Que ces processions soient cette année des manifestations de notre reconnaissance au Dieu des armées qui nous a donné la victoire.

S. G. Mgr l'Evêque invite les étudiants à assister à la Procession de dimanche. L'Union a décidé d'y envoyer son drapeau et une délégation. A vous camarades de faire que celle-ci soit nombreuse. Allons-y pour manifester au Ciel notre reconnaissance pour la victoire obtenue, pour les parents, les amis retrouvés, mais allons-y aussi pour attirer la protection divine sur la Belgique en ces jours si graves où à Paris se fixe la destinée de notre Patrie.

Convocations.

Les membres de l'Union sont invités à se joindre au Drapeau et à participer à la procession de Saint-Lambert ce *Dimanche 18 Mai.* Réunion à la Cathédrale à l'issue de la messe de 10 heures, vers 10 heures 1/2.

Le *Mardi 20 Mai*, l'Union participera au grand pélerinage de reconnaissance organisé par S. G. Mgr l'Evêque au Sanctuaire de N.D. de Chèvremont. Réunion à 9 h., au pied de la colline.

Tous les camarades y sont cordialement invités.

Le Dimanche 1er Juin, à 5 heures, en la Salle Saint-Servais, rue Saint-Gilles, le

R. P. HÉNUSSE
Aumônier militaire

donnera une Conférence au profit des Missions belges du Congo et des Œuvres patronnées par le Collège.

SUJET : **La Doctrine de Foch.**

Réservées 5 fr. ; Premières 3 fr. ; Secondes 2 fr.

On peut faire numéroter les places chez SPÉE-ZÉLIS.

Le Cercle Sportif de l'Université

a été dépouillé par les Boches de tout son matériel. Force lui est donc de ne rouvrir ses portes qu'à la rentrée d'octobre.

Nous serons heureux en ce moment de donner à nos lecteurs tous les renseignements que le C. S. U. voudra bien nous communiquer.

Il a été tiré de ce journal 35 exemplaires hors commerce, numérotés de I à XXXV.

L'Alliance Liégeoise

SOCIÉTÉ ANONYME
Rue des Vergers, 20

Imprimeur du VAILLANT et de L'UN

DIRECTEUR : RENÉ GRIFFÉ